

FRÉDÉRIC H. FAJARDIE

Chrysalide des villes

Un de ces pitt-bulls

abandonnés

en 2003



NOIRS
DÉLIRES

Le
cabinet
noir
Policier

MANITOBA
LES BELLES LETTRES

Ce nouveau recueil de l'auteur de *Retour à Zlin*, *Mort d'un lapin urbain* et *Les Neuf Cercles de l'Enfer*, propose 14 nouvelles inédites. D'une écriture concise, parfois traversée de fulgurances poétiques, ces nouvelles noires, souvent chargées de l'humour caustique qui est la marque de l'auteur, ne sont jamais désespérées.

Elles sont même souvent très drôles. Quelques titres vous donneront un avant-goût de leur saveur particulière : *Histoire de fou*, *Élémentaire, mon cher Watson...*, *Projet idiot*, *Un ange nommé « Apple »*, *Le mariage de la petite arnaqueuse*, etc.

OceanofPDF.com

Frédéric H. Fajardie

Chrysalide des villes

nouvelles

Collection « Le cabinet noir »
MANITOBA/LES BELLES LETTRES
1999

OceanofPDF.com

Sommaire

Couverture

Présentation

Page de titre

Dédicace

Le mariage de la petite arnaqueuse

Sombre calcul

Élémentaire, mon cher Watson...

Soir d'hiver à Yport

Histoire de fou

Chrysalide des villes

Sédition !

Projet idiot

Un ange nommé « Apple »

Version light

Panne sèche

Air Chief Marshall

Homme à femmes, homme infâme

Les angoisses d'Albert

LE JOURNAL DU CABINET NOIR

Qui est Fajardie ?

Fajardie et la presse

Retour à Zlin

Mort d'un lapin urbain

Les Neuf Cercles de l'Enfer

Notes

Copyright d'origine

Achevé de numériser

OceanofPDF.com

À Francine

OceanofPDF.com

Le mariage de la petite arnaqueuse

OceanofPDF.com

La petite arnaqueuse n'était pas intelligente, ce qui ne l'empêchait pas d'être malheureuse.

Scolarité misérable, un vague diplôme de couturière et, à dix-sept ans – presque dix-huit –, la rencontre de son « grand amour ».

Lui, le prince charmant, était sous-off à la base aérienne d'Évreux. Sauf grave faute de parcours, il avait quelques chances de terminer adjudant : une ambition, une vie !

C'était un type de vingt-trois ans, affligé d'un léger strabisme. Courtaud, de petite taille, il avait une démarche chaloupée de mataf. On ne pouvait pas ne pas remarquer son haut front d'intellectuel, mais on n'était pas forcé de savoir que celui-ci servait à brouiller les pistes, car c'est peu dire de Jean-Philippe que d'affirmer qu'il était con. Un con d'une grande pureté, au reste, comme tous les cons qui s'ignorent et partant, ne tentent guère de masquer leur véritable nature sous quelque déloyal artifice.

Ce jour-là, profitant d'une perme, il était venu en week-end chez un ancien copain habitant Gentilly.

Gentilly où, précisément, demeurait la petite arnaqueuse dans un « une pièce » de douze mètres carrés.

Regard de merlan frit côté sous-off, œillade de vache amoureuse côté petite arnaqueuse : on s'était compris.

Mariage deux mois plus tard, en blanc, ce qui était de l'arnaque, et de la plus vaste, puisque la petite arnaqueuse n'avait rien à voir avec une rosière depuis longtemps déjà.

Trois fois hélas, les parents de la petite arnaqueuse n'avaient pas assisté aux cérémonies, le père s'étant pendu le jour de ses cinquante ans et la mère couvant et cuvant son delirium tremens dans quelque lointaine institution spécialisée. Montant des économies de la petite arnaqueuse : néant.

Côté sous-off, les parents, de fervents anarchistes, avaient renié leur « raclure pourrie » – selon leurs termes – de fils du jour où celui-ci s'était engagé dans les forces armées de la République française. Montant des économies du sous-off : néant.

Pour les menus frais, la petite arnaqueuse s'était donc tournée vers la grand-tante Mado, seule rescapée – et plutôt buveuse d'eau – d'une de ces nombreuses familles françaises qui a versé – si l'on ose dire ! – un lourd tribut aux Côtes-du-Rhône.

Selon sa redoutable analyse, si la petite arnaqueuse n'avait pour seule famille que la grand-tante Mado, retraitée du petit commerce et rescapée de

Pierre Poujade, Gérard Nicoud et le Cidunati-Campeador¹, la réciproque existait : à la caisse, la vioque !

On était passés à la mairie, mais en cinq sec, car, le samedi, l'adjoint avait mieux à faire. Et de là, par vol direct avec réservation, l'église : le sous-off, pour influencer favorablement la hiérarchie militaire, tenait beaucoup au mariage religieux.

Faut ce qu'il faut.

Évidemment, ce n'était pas tout à fait ce qu'avait souhaité la petite arnaqueuse. Elle avait rêvé plus florissant, ses références étant à rechercher du côté de *France-Dimanche* et autres feuilles infâmes : le mariage du monstre marin Madonna, celui du boudin connu sous le nom de « Lady Diana » ou bien encore celui de l'abbé Pierre avec mère Thérèse, bien qu'elle ne fut pas certaine qu'ils soient mariés. « À la colle », peut-être ?

Église : il y a église et église et là, ce n'était pas la Madeleine. Par exemple, sous la robe blanche des enfants de chœur, on voyait des Nike fissurées de crasse mais bon, l'essentiel y était, puisque le sous-off avait obtenu du curé, à l'arraché, quelques singeries en latin façon jadis.

On a des principes.

Parce que tout de même, l'impression « d'en jeter un max » dominait la petite arnaqueuse et l'inclinait à l'indulgence. Grande dame, elle fit mine de ne pas remarquer les nombreux couacs qui émaillèrent un famélique *Agnus Dei* appris de fraîche date par les enfants de chœur dont l'un, à l'évidence, se masturbait sous sa robe blanche légèrement jaunie que le sous-off avait achetée en catastrophe à l'Armée du Salut.

Et puis une réplique comme *Per omnia sæcula sæculorum*, elle n'était pas près de l'oublier, même si elle l'avait comprise légèrement de travers : « Pour omnia, sec-houlà, et sechoularum ». Façon hip-hop des *Deux orphelines* et de leur marâtre, en quelque sorte.

Au sortir de l'église, copains et copines de Gentilly jetèrent sur les heureux époux des poignées de grains de riz. Un riz acheté le matin même à *Intermarché*, dans les rayons de bas de gondole généralement réservés aux SDF et aux clébards.

Et encore, il s'en était fallu d'un cheveu que marraine Suzanne ne laissât tomber le riz pour des nouilles, jugées plus avantageuses, mais son type, monsieur Pedro, avait doctement expliqué que jeter des nouilles sur des jeunes mariés, cela ne se faisait pas « sauf chez les Africains qui faisaient

rien comme tout le monde et les Ritals qui avaient inventé la nouille du temps des Romains ».

Et comme marraine Suzanne semblait douter encore, monsieur Pedro avait ajouté : « P't'être même que les nouilles, ça leur porterait malheur, à eux autres les mariés ».

Pour le restaurant, on avait évité Gentilly, jugé trop tarte, au profit de Malakoff, plus cossu. S'agissait tout de même de faire dans l'honorable. Et puis monsieur Pedro, l'amant de marraine Suzanne, connaissait un restaurant « de tradition », à Malakoff : *Le Bœuf à sept pattes*, inconnu du *Guide du routard*, aucune étoile au *Michelin*, et ignoré chez Gault et Millau, les Oberstgruppenführer² de la boustifaille française.

– *Le Bœuf à sept pattes* : sûr qu'avec un nom pareil, il doit y avoir de quoi croûter ! avait commenté avec gourmandise marraine Suzanne aussitôt rappelée à l'ordre par monsieur Pedro :

– Dis donc pas de conneries : les sept pattes, c'est une figure de style.

En arrivant dans la salle du restau, la petite arnaqueuse avait déclaré qu'elle ne voulait pas que soit mangé le petit couple de mariés en sucre perché au sommet de la pièce montée. Sentimentale, elle l'avait d'autorité – et sous les regards surpris des loufiats – carré dans son sac... où il avait fondu.

– Mauvais présage ! avait susurré monsieur Pedro à l'oreille de marraine Suzanne qui se trouvait à sa gauche, la mariée étant située à sa droite.

Le sous-off, formé dans la chaleur des mess, avait attaqué un répertoire choisi avec *La Digue du cul*, vieille chanson du terroir reprise avec bonne humeur par toute la noce qui multiplia les tournée de Kir.

Puis arriva l'entrée : du crabe en miettes, arrosé d'un sylvaner en cruchon.

De là, on était passé au gamay.

– Gamay le dimanche ! Gamay plus gamay ! N'avoue gamay ! avait soufflé monsieur Pedro à l'oreille de la mariée, subjuguée par cette succession de traits d'esprit.

Le gamay, c'était pour accompagner la biche. Une biche entière pour les dix personnes composant la noce et qui furent vite au bord de l'apoplexie, à la très notable exception de tante Mado qui voyait fuir le carbure de sa pension de retraite.

Tout le monde eut le sentiment que la biche n'était pas fraîche, les plus polis remarquant :

– Elle aurait-y pas un goût, c'te bête ?

Mais le sous-off avait aussitôt mis le holà à toutes ces malveillances d'envieux :

– Le gibier, ça a toujours un goût. C'est rapport à c'que ça bectte des champignons dans les clairières.

– Y a pas masse de champignons dans les clairières ! avait observé, très docte, monsieur Pedro à l'oreille de la mariée.

– Où c'est-y qu'ça pousse, alors, m'sieur Pedro ? avait demandé l'ingénue en vidant un plein verre de gamay.

– Au pied des arbres, et uniquement après un coup de chaleur dans un climat humide ! répondit monsieur Pedro qui, fort de l'autorité de ses cinquante ans, avait glissé sa rude paluche de maçon – actuellement au chômage – sous le flot de tissu de la robe de mariée *made in Tati and Taïwan* avant de stopper net ladite main au niveau du genou, comme en embuscade, histoire de tâter le terrain et d'évaluer le potentiel de riposte de l'ennemi.

Mais la petite arnaqueuse reçut la chose comme un hommage, glissant vers monsieur Pedro un regard de grenouille amoureuse :

– Oh, monsieur Pedro ! Vous alors !

Fort de cet encouragement, la main velue de monsieur Pedro fonça tel un *panzer* de juin 40 vers la culotte de la mariée et y installa durablement ses quartiers d'hiver.

Marraine Suzanne commençait à en avoir un sérieux coup derrière le guéridon, accentuant une déconnade à fleur de peau. À preuve, mastiquant entre ses dentiers un morceau de biche, elle remarqua :

– J'ai comme un doute : ça s'rait-y pas du bouc, c'te biche-là ?

Monsieur Pedro, pédagogue attentif, ne laissa pas passer la monstrueuse erreur :

– Alors là, je dis : pas d'impair ! Biche et bouc, ça commence *idem*, mais il y a gourance à assimiler. C'est pas la famille tuyau-de-poêle, tout de même !

– La différence !... La différence !... La différence !... hurla la noce dans une ambiance très « Jeu des 1 000 francs ».

Ménageant ses effets, monsieur Pedro prit le temps d'extraire d'un ongle endeuillé un morceau de biche fourré à la miette de crabe et malencontreusement coincé entre deux dents pourries. Puis, un peu

dogmatique comme on l'imagine d'un vieil explorateur faisant un exposé à la salle des Horticulteurs :

– Ben voilà... La biche, c'est le pain-de-fesses³ du cerf. Le bouc, c'est le régulier de la chèvre. Faudrait voir quand même à pas confondre les espèces !

Le militaire, à moitié bourré, observa :

– Hé ! bouffer du bouc à un mariage, c'est plutôt bon signe. Rapport à ce que le bouc, il est connu pour avoir du tempérament. En somme, comme qui dirait, c'est une bête d'amour !

– Sauf le bouc émissaire ! rétorqua monsieur Pedro en agitant vaguement les doigts dans la culotte de la mariée tandis que celle-ci, pigeant tout le piquant de la réplique compte tenu de la situation dans sa lingerie, fut traversée d'une certitude : son mari ferait un parfait cocu.

*

À les voir, à les entendre, le patron du *Bœuf à sept pattes* se sentait conforté dans ce qu'il pensait de la noce depuis la première seconde.

Il l'avait d'ailleurs fait remarquer à Gisèle, la demoiselle d'honneur, qui s'émerveillait de la magnificence des lieux et de la qualité de l'accueil :

– Mais qu'est-ce que vous croyez, la p'tite dame : j'ai tout de suite vu à qui j'avais affaire.

Le patron avait déjà gagné sa journée en refourguant comme biche cette chèvre gravement cancéreuse. Au reste, la veille, il avait lui-même extrait la tumeur en opérant façon *Grand Patron*, *Les Hommes en blanc* et *Urgences*.

La chèvre cancéreuse, pauvre vieille bête qui tenait à peine debout sur ses vieilles cannes squelettiques, il l'avait achetée chez l'oncle d'un copain de son neveu demeurant à Noisiel (Seine-et-Marne), soit sept stations de RER en partant de la Nation. Mais c'est monsieur Dudu, un boucher retraité de Noisiel, qui avait abattu le malheureux animal d'un coup de masse sur la tête. Invité à se servir une ou deux côtelettes, le vieil homme avait levé un regard las sur le patron du *Bœuf à sept pattes* :

– Vous me prenez pour un homme-torpille à l'aube d'une mission sans retour ? J'en donnerais même pas à mon clébard ! C'est pire que si elle avait brouté des neutrons à Tchernobyl, c'te chèvre. J'en ai pas marre de la vie, moi ! On avait dit cinquante balles, c'est cinquante balles.

En réalité, le patron du restaurant n'aimait pas les gens.

C'est très répandu et, en général, les intéressés ont de bonnes raisons : femmes tondues à la Libération, militant UDF qui ne trouve pas dans son mouvement, animé par le pétulant Léotard, la griserie et l'exaltation qu'il escomptait, actionnaire foireux de l'Eurotunnel, loubard de Montfermeil qui a fait confiance à Bernard Tapie lorsque celui-ci visitait ses pauvres en tant que ministre de la Ville...

Mais pas le patron. Il détestait les gens sans raison. Par pure méchanceté.

Non content d'avoir fourgué la vieille chèvre cancéreuse de Noisiel, il avait également refilé au militaire – venu composer le menu huit jours plus tôt – d'antédiluviennes réserves de haricots blancs et de flageolets, commande qui lui était restée sur les bras lorsque l'équipe de rugby qui avait réservé avait été battue sur le score de 18 à 3 quelque cinq ans plus tôt.

– Vous avez pas peur que ça fasse péter, tous ces fayots ? avait demandé le sous-off d'active, sur la réserve.

– Une noce où qu'on pète pas, c'est pas une noce française ! avait répondu l'empoisonneur, catégorique.

*

Or donc, côté droit de la table, Gisèle, la demoiselle d'honneur, s'était alliée à marraine Suzanne et à madame Fouks, la pipelette, pour composer impromptu l'équipe des « Péteuses de Malakoff ».

En face, monsieur Fouks, le pipelet jovial, Armand, le garçon d'honneur du marié également sous-off à la base aérienne d'Evreux, et monsieur Duègne, un retraité des Chemins de fer invité par on ne savait plus trop qui, avaient crânement relevé le défi en formant l'équipe des « Tigres volants péteurs », une idée du sous-off de l'armée de l'air, Armand, en forme d'hommage au légendaire général Chennault⁴.

L'heureux marié comptait les points, tante Mado regardait ailleurs, monsieur Pedro fourrageait dans la petite culotte de la mariée tandis que celle-ci, devenue entreprenante sous la poussée du gamay, se rendait aux raisons de monsieur Pedro qui l'avait invitée à éprouver dans son caleçon « la solidité de la mature ».

Le personnel, comprenant les enjeux de ce match en un lieu peu ventilé, avait prudemment reculé de trois pas, comme lors d'un duel, ce qui conférait une certaine solennité à l'entreprise.

Très vite, l'équipe masculine prit le dessus grâce à son équipier vedette, monsieur Fouks, le pipelet, qui faisait merveille dans le rôle du joli joker.

Il faut dire qu'avant même l'absorption à forte dose de chèvre cancéreuse, le Fouks, un redoutable, s'était échauffé dès le matin en engloutissant une saucisse de Morteau froide gentiment bousculée par un gorgeon de muscadet.

Cet entraînement matinal, ce *training* aux aurores, cela relevait de la mise en jambes car, dans l'église, le père Fouks avait persisté et signé, perchant avec une grande habileté certains pets sur le transept tandis que d'autres, à l'âme voyageuse et intrépide, escaladaient le vaisseau central, musardaient dans le déambulatoire, inspectaient les chapelles latérales, arpentaient d'un pas de chasseur les grandes arcades, ricochaient hardiment contre le triforium tandis que les plus mystiques s'en allaient mourir dans un dernier souffle – si l'on ose dire ! – contre la voûte d'ogive.

Les « Péteuses de Malakoff » ayant réclamé une revanche très sportivement acceptée par les « Tigres volants péteurs », monsieur Pedro avait soufflé à la mariée qu'elle ferait bien de le rejoindre aux toilettes.

À quoi pouvait-elle bien penser, la petite arnaqueuse, tandis que penchée en avant vers des chiottes à la Turque douteuses, la robe de mariée relevée sur le dos, elle se faisait besogner par un monsieur Pedro pas aussi fortiche qu'il le laissait entendre ? Se disait-elle qu'elle aurait mieux fait de fuir au bout du monde et de tout recommencer autrement ?

Peut-être. Mais au fond, il eût été souhaitable qu'elle ne le pensât point, comme ne pensaient pas les invités de la noce, cette France pas vraiment pauvre et finalement assez méchante qui votait pour le borgne fasciste et regardait exclusivement TF 1, la chaîne qui rassure les cons et, leur donnant un sentiment majoritaire, les rend arrogants.

Le retour vers la table se fit dans une bien inutile discrétion puisque les invités, abandonnant leurs chaises, exécutaient à présent la « danse des canards ». Bien entendu, vu l'ébriété quasi générale, ils se répandirent sur le carrelage, prétexte à autant de mains baladeuses.

Tout cela sous l'œil de plus en plus lointain, de plus en plus nébuleux de l'ancêtre, tante Mado.

Au moment d'attaquer la pièce montée, l'appétit n'y était plus vraiment.

On grignota en passant au mousseux éventé, reliquat d'un lot d'invendus acheté à prix coûtant par le patron du *Bœuf à sept pattes* lors de la faillite des Félix Potin qui endeuilla l'épicerie parisienne.

Rassasié à tous les points de vue, monsieur Pedro affectait à présent de jouer au beau ténébreux, repoussant sans tendresse la main de la petite arnaqueuse qui, sous la table, avait cherché la sienne et songeait sans doute, non sans amertume, qu'ils sont bien peu nombreux les hommes tendres après l'amour.

Marraine Suzanne allait dire quelque chose de sans doute décisif pour l'avenir de l'humanité et se tournait déjà, l'air aimable, vers son monsieur Pedro, lorsque, dans son corps, quelque chose se dérégla. Son regard devint trouble, ses yeux s'exorbitèrent en boules de loto, le nez vrilla, le menton trembla, elle ouvrit une large bouche et...

Monsieur Pedro fut très classe.

Le geyser l'avait atteint de plein fouet avec une précision diabolique car seul monsieur Fouks, de l'autre côté de la table, fut touché par quelques éclaboussures légères.

Ruisselant de vomi de la tête aux pieds, mais spartiate malgré l'odeur corsée de la chèvre cancéreuse de Noisiel marinée au suc gastrique de marraine Suzanne, il eut ce mot :

– Merci d'avoir réservé ça pour ma fraise. On s'expliquera à la maison et ça sera pas du chiqué : il est pas en flanelle, mon ceinturon.

C'est à cet instant que tante Mado se leva :

– Il y a quelqu'un pour me ramener à Montreuil ?

*

Quelques années se sont écoulées, des saisons, des guerres...

Messieurs Fouks et Duègne ont passé l'arme à gauche, tout comme madame Fouks, la dynamique pipelette.

Monsieur Pedro expire dans un hosto de banlieue.

Gisèle et Armand se sont mariés et ont divorcé un an plus tard lorsque Armand, chassé de l'armée pour avoir abusé d'un appelé, a décidé de s'installer travesti, carrière où, hélas, la concurrence brésilienne oblitère ses chances de faire fortune.

L'époux de la petite arnaqueuse fit la malle à sa légitime après lui avoir cloqué deux enfants aux prénoms dans l'air du temps, Cédric et Paméla.

Après quoi vint Kevin, de père inconnu, mais probablement s'agit-il de monsieur Benamar Massouadi, l'épicier de la rue Lyautey, le seul qui fait

encore crédit – sans espoir de revoir son carbure – à la petite arnaqueuse. On pourrait croire qu'il l'aime. La preuve : elle le méprise.

Il fait froid, l'hiver, à Évreux. Les journées grises accusent durement la mélancolie normande. Et puis il ne se passe pas grand-chose.

Bien sûr, avec les 30 000 francs, la petite arnaqueuse a fait une bringue de quinze jours. Avec beaucoup d'invités et d'amis qu'elle ne revit jamais lorsque le magot eut fondu.

Alors elle se mit à picoler de plus en plus sec, un petit coma permanent entrecoupé d'une beigne à Cédric et d'un coup de pompe à « Kevin le Bougnoule », comme elle a surnommé si tendrement son petit dernier.

Elle pense que les gens sont sans cœur et hypocrites.

Elle pense aussi que tous les hommes sont des salauds.

Elle ne s'est pas regardée, la petite arnaqueuse !

*

Dans son HLM de Montreuil, où il ne fait pas moins froid qu'à Évreux, tata Mado est folle d'inquiétude : elle y pense jour et nuit, à son enterrement.

Pourtant, avec les 30 000 francs confiés à sa petite nièce, l'arnaqueuse, elle se croyait à l'abri. Sauf que, comme on l'a vu, la charmante enfant a tout claqué.

Pauvre tata Mado ! Elle qui a toujours craint de déranger, elle s'inquiète à l'idée que son corps sans vie devienne un embarras pour des gens qu'elle ne connaît pas.

Ils sont parfois comme ça, les vieux.

Pauvre, pauvre tata Mado : c'est que, depuis plusieurs années, c'était toute sa vie, son enterrement !

3 février 1998.

OceanofPDF.com

Sombre calcul

OceanofPDF.com

Roberto Azzara venait d'avoir quarante ans et rayonnait de bonheur.

C'était un type assez grand, voûté et moustachu, qui commençait à grisonner.

Il habitait un soixante mètres carrés au sixième étage d'un vieil immeuble de la rue Montorgueil. La douche et la cuisine occupaient à peine vingt mètres carrés, la surface restante étant réservée à son atelier : chevalets, cartons d'esquisses, œuvres en cours de séchage ou de vernissage.

On l'aura compris, Azzara était peintre.

On peut dire d'Azzara qu'il avait emprunté, sans d'ailleurs l'avoir souhaité, l'itinéraire des grands peintres maudits : vache enragée, garde-robe triste, hivers glacials à peindre avec cinq pull-overs et des gants de soutier, maigres repas composés de purée en flocons, soupe déshydratée, barres de céréales qui endommageaient ses plombages dentaires. *Idem* pour la vie amoureuse. Les femmes modernes à téléphone portable et voiture ovoïde ne lui accordant pas un regard, et les autres, toutes les autres, pas davantage, il avait eu quelquefois recours à des professionnelles mais n'osant, par un scrupule qui l'honore, leur imposer sa chair maigre et grisâtre, il les payait pour qu'elles se trémoussent de l'arrière-train, leurs fesses blanches tranchant – si l'on ose dire – sur les bas noirs. Il pensait qu'une femme qui se trémousse de la croupe en cette tenue est le plus beau spectacle qu'il soit donné à un homme de contempler. Cela et, peut-être, certains couchers de soleil en Toscane, mais ce point de vue passait réellement au second plan.

Voilà longtemps qu'Azzara cherchait à exposer, mais les boutiquiers parisiens, à l'évidence, ne comprenaient pas son œuvre et sauf à exposer ses gouaches dans le métro, au risque de les voir piétinées par la flicaille de la RATP, il n'avait guère de moyens pour se faire connaître du public.

Le salut était venu d'un pilier de bar avec lequel il sifflait quelquefois un ou deux glass. Une relation de troquet, pas davantage, mais, un soir d'hiver, tandis qu'il lui faisait part de son tracas, l'homme l'avait regardé gravement :

– La cousine de ma femme a une nièce qui sort avec un garagiste de Bobigny dont le frère cadet tient un bar-galerie à Honfleur. Si le message remonte toute cette filière, t'as peut-être ta chance...

Ainsi fut-il fait.

Le bar-galerie, appelé « le Merlu », exposa quelques toiles d'Azzara... qui partirent en moins de trois jours, avidement disputées par une clientèle

exclusivement britannique.

Un mois plus tard, Azzara, dont la popularité avait dépassé le cercle de la communauté anglosaxonne, exposait rue de Seine chez un avenant pédéraste. Et c'est là qu'un Américain, en conflit avec un Écossais, avait proposé 100 000 francs pour une de ses toiles, pas plus tard qu'hier.

On comprendra qu'Azzara avait quelques raisons de jubiler.

Aussi, rentrant rue Montorgueil, c'est avec un bon sourire qu'il offrit un billet de 500 francs à madame Léone, la pipelette, en lui disant :

– Mon retard d'étrennes, chère madame.

– Vous avez étranglé une petite vieille ? demanda la concierge, l'air soupçonneux.

Loin de s'offusquer, Azzara lui conta par le menu la merveilleuse aventure humaine qu'il était en train de vivre...

*

Madame Léone, songeuse, alla tordre sa serpillière dans la cour.

Une question l'obsédait : pourquoi cette cloche d'Azzara, cette épave nuisible, se mettait-il brusquement à gagner du fric avec ses croûtes immondes ?

Madame Léone allait avoir soixante ans et ce nouveau cap ne s'annonçait pas plus brillant que ceux qui l'avaient précédé.

Certes.

Mais si elle était pauvre, et ne voyait pas comment sa situation pourrait s'améliorer, elle espérait avec ferveur que des millions d'autres Français fussent eux aussi dans la gêne, voire le dénuement le plus total : au moins aurait-elle peu de gens à envier. Quant à ce clodo d'Azzara, elle le souhaitait carrément affamé et exsangue, surtout depuis qu'il lui avait parlé de cette toile vendue 100 000 francs.

Elle se rappela soudain qu'Azzara, à trois reprises, lui avait offert des croûtes, à présent enfouies dans la cave.

Sans hésiter, elle s'y précipita.

*

Les toiles, un peu moisies, semblaient sauvables. Ce qui ne l'était pas, aux yeux de madame Léone, tenait à leur intérêt pictural « anémique ». À

voix haute, elle émit un jugement sévère :

– Pauvreté de la facture, affligée, en outre, d'un insupportable maniérisme. Organisation fantoche des couleurs et perversion dans leur choix. Manque d'autorité dans la maîtrise des volumes. Contrastes navrants, manque de profondeur, reliefs tremblés, trait hésitant. Le petit trompe-l'œil, à gauche, n'est qu'une manifestation de strabisme. Les lointains sont ouvertement pompés sur les petits maîtres de l'école de Barbizon. Là, un emprunt à ce taré de Mondrian. C'est du baroque clownesque, une œuvre moite, adipeuse et d'inspiration démocrate-chrétienne.

Elle réfléchit un instant et ajouta :

– Cet Azzara est aussi fait pour la peinture que moi pour le french cancan.

Ce qui, vu ses 98 kilos, constituait un jugement sans appel.

D'un air dégoûté, elle observa attentivement la première toile intitulée *Objet inanimé*. On voyait, posée sur une table de formica vieux rose, une bouteille de lait.

Madame Léone secoua négativement la tête :

– Oh, tristesse !

Elle exhuma une seconde toile, une œuvre nettement plus ambitieuse intitulée *Rising Sun*, ce qui prouvait au moins que Robert Azzara était bilingue.

Cette fois, on voyait une camionnette Ford chargée de bidons de lait. La Ford semblait filer bon train dans le soleil levant d'un vieux rose – ce détail n'échappa pas à madame Léone, critique avertie – qui n'était pas sans rappeler celui de la table en formica aperçue dans *Objet inanimé*.

Madame Léone lança un « Pfuitt ! » qui évoquait le bruit désagréable d'une durite défailante, puis commenta sèchement :

– Oh, le con ! Le con sauvage et âpre !

Résignée, elle sortit une troisième toile à laquelle de nombreuses chiures de mouches conféraient un certain et pittoresque « vieilli ».

Elle l'observa, réajustant son ratelier d'un coup de langue rageur.

L'œuvre s'intitulait *Drame* et, sur fond de ciel livide – il s'agissait peut-être d'une aube –, un train de marchandises aux wagons roses chargés de bidons de lait décapitait une volaille aux flancs malingres qui s'était imprudemment aventurée sur la voie. Cependant, tel quel, et au vu de l'air résolu de la volaille, l'hypothèse d'un suicide ne pouvait être exclue.

Une fois encore, la vigilance de madame Léone ne fut pas prise en défaut puisqu'elle remarqua :

– Une table en formica vieux rose, un ciel vieux rose, un « train de plaisir » aux wagons vieux rose... De deux choses l'une : ou ce traîne-lattes est de la pédale, ou il avait un tube de peinture en trop !

Puis, très professionnelle, madame Léone leva la toile vers la lumière du soupirail de la cave en la tenant à bout de bras. Cette fois, elle lança un jugement global sur l'œuvre :

– De la gnognotte !

Néanmoins, se disant qu'elle en avait peut-être là pour 300 000 francs, elle remonta les toiles dans sa loge et entreprit, non sans dégoût, de les nettoyer.

Pendant ce labeur, une phrase l'obsédait. Une petite phrase amusante, lancée par un Azzara désinvolte :

– Et en plus, madame Léone, si je venais à mourir, le prix de mes œuvres ferait un grand bond vers la hausse !

Elle sourit avec méchanceté et maugréa :

– Trouduc, il n'y a pas que tes œuvres qui vont faire un grand bond !

*

Lorsque, quelques heures plus tard, Azzara mit le pied dehors, il arborait un sourire éclatant et marchait tel un coq de Cochinchine.

Il s'était coiffé d'un chapeau semblable à celui que Mitterrand avait volé à Léon Blum. Au col, on remarquait une élégante lavallière ocre, portée sur une chemise terre de Sienne, l'ensemble ne créant pas de ruptures brutales avec le costume d'un marron difficile à définir. Marron glacé, peut-être.

Azzara fit quelques pas et sourit, avec une insolence nouvelle, à une femme qui marchait sur le trottoir d'en face. Une bêcheuse, depuis longtemps repérée, grande et jolie brune, plantureuse, quarantaine finissante et croupe ondulante.

Il mourut aussitôt.

Les enquêteurs ne comprirent jamais cet étrange « accident », puisque l'éventualité d'un meurtre avait été écarté, Azzara n'ayant pas d'ennemis.

Les hommes de la brigade criminelle auraient cependant plus facilement admis la mort accidentelle d'Azzara si celui-ci avait reçu sur le crâne un pot de fleurs, une tuile ou un vasistas.

Mais comment le vent, même furieux, avait-il pu arracher aux combles un poêle à charbon obsolète d'un poids avoisinant les 100 kilos ?

Dans tous les cas, ce qui n'est pas douteux c'est que, sorti figuratif de son immeuble, Azzara, quelques mètres plus loin, avait fini abstrait.

*

Madame Léone roulait à présent dans une Porsche payée par la seule vente de *Incident*, une toile qui représentait un camion de lait – vieux rose – au pneu avant droit crevé.

Pour s'acheter son trois pièces de la rue Oudinot, elle avait vendu *Nuit*, une toile représentant une bouteille de lait sur fond sombre tandis qu'un papillon de nuit – vieux rose – virevoltait sans conviction. Pour son pavillon de chasse en Sologne, elle avait cédé à un Américain une autre toile, *Fatum*, où l'on voyait un bidon de lait renversé qui répandait son blanc liquide sur un trottoir vieux rose.

À l'aide de son passe-partout, tandis qu'on ramassait le peintre avec une pelle et une balayette, c'est plus de trente toiles qu'elle avait eu le temps de descendre de l'atelier à la loge.

Aux enquêteurs suspicieux, elle avait expliqué, la bouche en cœur :

– Vous savez, toutes ces années où il demeurait inconnu, je fus la seule à lui témoigner sans détour ma vive admiration. J'avais beau protester, chaque premier du mois, il m'offrait une toile.

Elle avait marqué un temps et ajouté :

– Et si pour une fois, dans la vie, c'était la gentillesse qui était récompensée ?

Les flics, émus, avaient hoché la tête.

*

Sortant de chez Dior avec, sur le dos, un nouveau tailleur, madame Léone regarda sa montre.

Bigre ! Elle devait encore se rendre à sa séance de liposuccion – elle avait déjà perdu 35 kilos – puis aller vendre *Malice*, une toile du regretté peintre Roberto Azzara qui représentait une souris espiègle, de couleur vieux rose, dissimulée derrière un bidon de lait, vieux rose, tandis qu'un chat, vieux rose lui aussi, regardait autour de lui d'un air niais.

Avec le produit de *Malice*, madame Léone allait s'acheter « Kid Tom », un ancien boxeur professionnel, diplômé de l'Université, champion de golf et gigolo pour dames mûres.

Pressée, madame Léone traversa vivement l'avenue Montaigne sans voir la camionnette vieux rose d'un brocanteur qui la renversa, projetant son corps sans vie, quoique liposucé, dans le caniveau où traînait une bouteille de Yoplait.

Il est peu douteux que feu Azzara, s'inspirant de ce fait divers, en eût tiré une œuvre poignante.

27 octobre 1997.

OceanofPDF.com

Élémentaire, mon cher Watson...

OceanofPDF.com

C'était un petit barrage routier constitué de quelques camions et réunissant une demi-douzaine de chauffeurs. Les nuits, en ce début novembre, étaient très froides et les hommes de plus en plus fatigués.

Quatre des chauffeurs dormaient dans la cabine de leur camion et seuls deux hommes veillaient dans la nuit, leurs poids lourds stationnés en queue de barrage.

C'était de pauvres gens, prématurément vieillis. Les visages, surtout, mais également les corps voûtés, déformés par d'interminables stations assises derrière le volant et les repas avalés trop vite dans de petits restaurants peu portés sur la diététique.

Ils étendaient leurs mains au-dessus d'un brasero de fortune, en réalité, un ancien fût d'antigel. Le charbon venant à manquer en ce cinquième jour de grève, les hommes y brûlaient un bois souvent trop vert qui dégageait une épaisse fumée grise et dispensait peu de chaleur.

La population, d'abord compréhensive, commençait à manifester son mécontentement au fur et à mesure que s'amplifiait le blocus du pays. Au barrage, certains refusaient les tracts tendus. D'autres, au moment de redémarrer, criaient « Feignants ! »

Le barrage bloquait une route menant à un immense dépôt alimentant une chaîne de grandes surfaces : on pouvait donc le considérer comme étant de réelle importance sur le plan local.

Enfin, pour ne pas arranger les choses, la région comptait plusieurs élus et municipalités fascistes qui, fidèles à leur mentalité d'incendiaires, soufflaient sur les braises en espérant voir dégénérer le conflit, tant il est vrai qu'aux tenants de l'extrême droite, il faut du désordre... pour pouvoir « rétablir l'ordre ».

Pierrot, la cinquantaine, le visage flasque, comme soufflé, regardait ses mains au-dessus des flammes. Il ne pensait à rien. Penser le fatiguait, or il se sentait épuisé. Son cerveau cotonneux se partageait en deux zones et il savait qu'il lui suffirait d'un très modeste effort pour occuper son esprit avec l'une ou l'autre.

Cependant, il n'y tenait pas, même si, hâtivement, il baptisait ces deux sphères « bonheur » et « malheur ».

Qu'il n'accepte pas de songer au malheur semblera sans doute assez naturel. Dans cette zone de turbulences se bousculaient factures impayées, huissiers, salaire misérable, conditions de vie dignes d'un forçat. Oh oui, fuir tout cela, n'y plus penser ; il trouvait la chose légitime.

En revanche, on s'étonnera de son refus de se remémorer ce qui constituait son bonheur, c'est-à-dire une femme qui l'aimait ainsi que quatre adorables enfants, un chien qui n'avait que trois pattes et une maison un peu branlante à mi-hauteur d'une colline nue et isolée.

Pierrot aimait les siens en retour, bien entendu. Il les aimait même follement, sachant parfaitement qu'avec ce travail de fou, il risquait sa vie. Et celles des autres. Et puis quand bien même il en réchapperait, sa pauvre vie, il l'usait trois fois plus vite qu'un cadre, dix fois plus vite qu'un patron...

Mais il n'empêche, l'idée de sacrifice lui plaisait.

Eh bien oui, il était le Christ. Et la route, son Golgotha. Et le camion, sa croix.

Oh certes, cette pensée, il n'osait la formuler devant quelqu'un, et pas même la faire partager à ce type formidable, Latimer, connu sur le barrage et qui se réchauffait les mains à ses côtés.

*

Latimer, cinquante et un an, grand, mince, le visage un peu chevalin, était un homme pacifique. En vérité, il n'en avait pas toujours été ainsi mais la vanité d'obtenir raison avec ses poings lui apparaissait aujourd'hui comme telle : à quoi bon ?

Rien ne le préparait à ce métier : bac philosophie obtenu brillamment, études universitaires comme en se jouant... Mais Latimer avait choisi la Révolution un peu avant Mai 1968 et, à l'aube des années 70, ayant passé le permis poids lourds à l'armée, son organisation politique lui avait « suggéré » avec quelque insistance qu'un camion effectuant des parcours internationaux pouvait faire passer des révolutionnaires en fuite d'un pays à l'autre. Italiens, Allemands, Basques, Kurdes, Chiliens... combien étaient-ils à avoir pris place dans ce faux réservoir auxiliaire qui servait de cache aux hommes traqués ?

Puis la fièvre révolutionnaire retombant, Latimer, sans ressort devant l'effondrement de ses idéaux de jeunesse, avait passivement poursuivi le « métier ». Par habitude.

Mais de son flirt avec la Révolution, il conservait une vaste culture et une façon d'aller aux autres, de s'intéresser à leurs problèmes, qui le faisaient aimer. Et respecter.

*

Les deux chauffeurs s'absorbaient en de sombres pensées lorsqu'un type au volant d'une Renault Safrane se présenta au barrage.

– Je peux passer ? demanda-t-il.

Il avait un visage chafouin, assez déplaisant, mais Pierrot lui répondit gentiment :

– Bien entendu, monsieur, c'est un barrage filtrant. On ne bloque que les camions.

L'autre hocha la tête et répondit

– Ah, parfait, parfait !... Mais dites-moi, vous devez avoir froid ? Et faim !

Pierrot esquissa un geste d'impuissance :

– Ça, les sandwichs au jambon... Ce que je peux en avoir marre !

La remarque fit sourire Latimer, jusqu'ici silencieux, qui précisa :

– À force de manger du jambon sous cellophane, j'ai parfois l'impression que mon collègue est un cochon emballé par Christo, cet artiste fou qui avait enveloppé le Pont-Neuf comme un paquet-cadeau.

L'homme à la Safrane ne sourit pas, mais répondit d'un ton où l'on discernait une vague sympathie :

– J'avais préparé un couscous boulettes et j'en ai de reste, mes invités m'ayant fait faux bond... Au retour, je vous amènerai deux portions.

– Ah, ça c'est vraiment chouette ! Ah, merci, m'sieur !

Et Pierrot, ému, lui tendit une main franche que l'automobiliste serra avec réticence avant de reprendre la route. Un instant, Pierrot suivit des yeux les feux arrière de la Safrane et commenta :

– T'as vu ça, Latimer, cette... ce côté spontané, quoi ? Ah, quel brave type !

Latimer hocha la tête et remarqua :

– Ouais, mais il est imprudent de courir les routes en ce moment. Regarde, il nous arrive la même chose qu'hier. En pire !

En effet, un brouillard épais descendait rapidement sur la petite route. Quelques minutes plus tard, la visibilité ne dépassait pas trois mètres.

*

L'homme au volant de la Safrane jubilait : tout se passait exactement selon le plan échafaudé deux jours plus tôt.

Il n'avait été vu que des deux chauffeurs de camions... qui bientôt ne seraient plus de ce monde !

Il jeta un regard amusé sur la boîte de plastique close posée à ses côtés sur le siège passager. Elle contenait de la semoule, du bouillon, quelques légumes et huit boulettes de viande à la marocaine.

– Les deux abrutis du barrage vont se jeter sur cette pitance comme des dogues affamés ! maugréa-t-il en hochant la tête avec une conviction un peu forcée, comme pour s'en convaincre.

L'homme à la Safrane était préparateur en pharmacie et, ayant acquis de bonnes connaissances lors de ses études comme dans l'exercice quotidien de son métier, il maîtrisait la confection de toutes sortes de potions. Aussi n'avait-il eu aucune difficulté pour « fourrer » les boulettes marocaines avec un poison violent, mortel, aux effets instantanés par paralysie des voies respiratoires.

Un poison aussi inodore qu'incolore, théoriquement indiscernable, surtout dans une sauce épicée.

– Un crime parfait ! murmura-t-il, émerveillé par la facilité de la chose.

On s'étonnera sans doute qu'un homme puisse ainsi de sang-froid, et avec préméditation, tuer deux inconnus. Et, tout aussitôt, on cherchera un mobile.

L'homme à la Safrane avait depuis longtemps déjà dépassé le stade des idées défendues avec passion pour glisser vers le fanatisme absolu, aveugle, celui-là même qui rend insensible aux douleurs humaines. En fait, si les moyens différaient, le petit préparateur propre, en costume et Safrane, était assez proche des terroristes échevelés, braillards et preneurs d'otages.

Il ne pensait pas un instant que les deux hommes qu'il allait tuer se battaient pour leur dignité, pour des conditions de vie moins féodales et qu'au-delà de leur propre histoire, ils étaient conscients de rejoindre un combat fort ancien qui concernait l'ensemble du genre humain, dès lors qu'on pense aux autres, à tous ceux qui souffrent...

Il n'imaginait pas davantage que ses futures victimes puissent s'émerveiller de la vie, d'un ciel bleu et rose en avril, du spectacle d'un couple d'amoureux s'embrassant à l'ombre d'une porte cochère, d'un sourire d'enfant, de la gourmandise d'un grand-père... Pas un instant il ne songea que les deux hommes puissent aimer et être aimés en retour.

Mais si les assassins avaient de l'imagination et une certaine sensibilité : que resterait-il du crime ?

L'entreprise du petit préparateur en pharmacie avait pour moteur son désir d'ordre. L'ordre à tout prix. L'ordre, fût-ce au détriment de la liberté, de la tolérance et de la démocratie. Au reste, il pensait moins tuer deux hommes qu'éliminer « deux agents du désordre ».

Tout à son euphorie, il roulait de plus en plus vite, ne tenant aucun compte de l'épais brouillard.

*

Le bruit du choc, suivi de la plainte sinistre du klaxon bloqué, fit sursauter Latimer et Pierrot qui, en quelques foulées, furent sur les lieux.

Ils comprirent aussitôt que l'homme était mort, la voiture s'étant encastrée sous l'arrière d'un des camions du barrage.

Ils virent, sur le tapis de sol de la Safrane accidentée, un plat répandu hors d'une boîte de plastique. La sauce fumait encore.

– Pauvre type ! lança Latimer, en proie à une infinie tristesse.

– Ça, je ne me le pardonnerai jamais ! ajouta Pierrot d'une voix où la colère le disputait à l'émotion.

Ainsi auraient-ils sans doute traîné, leur vie durant, un sentiment de culpabilité si...

*

Le jeune et fringant commissaire ouvrit l'enveloppe contenant le rapport du laboratoire central de la police judiciaire.

Il sourit : les boulettes de viande contenaient assez de poison pour faire passer de vie à trépas deux équipes de foot au grand complet, tous les passagers d'un autobus et l'équipage d'un chalutier, mousse et chien mascotte compris.

Il tendit sans un mot le rapport à son assistant, un homme à peine plus jeune que lui. Celui-ci, le premier mouvement de surprise passé, regarda le commissaire avec une fugitive admiration :

– Mais, patron... Je peux vous poser une question ?

– Posez toujours.

– Eh bien, c'est un peu délicat à formuler...

– Restez simple, allez-y franchement.

L'assistant prit son courage à deux mains :

– Ce qui m'échappe, dans cette affaire, c'est vous : comment avez-vous eu l'idée de faire analyser ces boulettes ?

Le commissaire jeta un regard à la pluie qui tambourinait contre la baie vitrée de l'hôtel de police. Il se dit qu'il était l'heure d'aller déjeuner et saisit son trench-coat sur la patère. Puis, souriant, il répondit :

– Je m'étonnais qu'un membre influent d'un parti fasciste ravitaillât des syndicalistes de gauche... Élémentaire, mon cher Watson

16 novembre 1997.

OceanofPDF.com

Soir d'hiver à Yport

OceanofPDF.com

Il aimait bien cette petite ville d'Yport qui, à l'approche de novembre, s'installait douillettement dans l'hiver. Un vent froid soufflait de la mer où les vagues d'un vert profond frangées d'écume se chahutaient sous la lumière d'un ciel bleu limpide et glacé. Le soir, les cheminées des vieilles maisons crachaient une fumée grise et, lorsqu'une porte s'ouvrait, on était assailli par des odeurs de bois brûlé, de résine et de poissons cuisinés.

Il avait loué pour une semaine une petite maison de pêcheur qui donnait d'un côté sur le 5 de la rue Casimir-Vatinel, large comme une ruelle, et de l'autre, sur le 18 de la rue Alfred-Numès.

Curieuse maison, haute de deux étages mais très étroite, un peu de guingois, comme si les briques terre brûlée de la façade avaient succombé à un mal de mer qu'elles traînaient, en même temps qu'un spleen tenace, depuis le XIX^e siècle.

Au reste, à la seule exception d'un navrant casino, c'est toute la petite ville d'Yport qui semblait surgir d'une époque où l'écartement des façades avait été conçu pour ne pas permettre à un char à bœufs et à un improbable phaéton de se croiser.

Il n'empêche, il s'y sentait bien. Il aimait l'engourdissement de la province, les chambres un peu froides où les défaillances du chauffage étaient suppléées par une surabondance de couvertures. Il calquait son mode de vie sur celui de la petite bourgeoisie locale, appréciant les coquilles Saint-Jacques et les filets de sole achetées à la criée et arrosées d'un sancerre blanc ou d'un bourgogne aligoté. Puis, brusquement moins marin, il cédait à un bœuf ficelle accompagné d'un cabernet rouge, voire d'un coûteux chambertin. Sans parler de la pâtisserie Pierre, au bout de la rue, dont le magicien officiait également en tant que chocolatier, ce qui donnait de la patte et du corps à ses délicieux gâteaux.

Certes, tout cela était déraisonnable car assez coûteux, mais l'homme, qui s'imposait des sacrifices au quotidien, entendait que les vacances avec sa compagne et ses deux fils soient toujours superbes, mines de souvenirs pour des jours plus lointains que ce monde incertain teintait d'appréhension.

Vers dix huit heures, ils faisaient tous les quatre une dernière promenade, assez longue, histoire de sortir le boxer, un brigand haut sur pattes.

C'était une heure agréable qui précédait la cuisine, où chacun apportait sa contribution, l'écoute de la radio – presque la TSF – et, pour lui, la lecture du journal acheté le matin.

C'était également l'heure où ils apercevaient un couple de vieux, tout de noir vêtus, insensibles au froid et qui regardaient la mer sans bouger.

Quel drame se cachait derrière ces traits durs, ces visages de gisants, ces corps qui pliaient légèrement en donnant l'impression qu'ils ne rompraient jamais ?

Il l'ignorait mais s'était surpris, en arrivant à leur hauteur, à effleurer d'un geste élégant le bord de sa casquette autrichienne – d'allure un peu trop allemande, cependant – qu'il avait touchée réglementairement à l'armée, là-bas, au-delà des Vosges... Compagne de mille petites misères, il aimait s'en coiffer, l'hiver, dès qu'il quittait Paris...

*

Il en voulait beaucoup à *Paris-Normandie*.

Le journal avait organisé « le grand jeu de la presse havraise » et son plus jeune fils, douze ans à peine, s'était lancé dans l'aventure.

Le deuxième jour, souriant jusqu'aux oreilles, le gosse prétendit avoir gagné la voiture, une Seat et, se donnant des allures de Père Noël, il préparait déjà les listes de cadeaux pour ses parents et son grand frère, étant entendu qu'il revendrait la voiture. Mais, sans attendre cette opération, il annonçait avec un petit zozotement dû à l'émotion :

– Si z'ai gagné, ce soir, ze vous emmène tous au restaurant. Ou-ou-ais !

Bien entendu, s'il avait, de fait, les bons numéros, ce n'était pas sur la même grille.

Après avoir gentiment détourné la déconfiture enfantine en expliquant que ces jeux semblaient truqués et que, de toute façon, les Seat étaient des voitures merdiques en attente d'improbables caves, il jeta un regard morne sur le canard qui consacrait plusieurs colonnes aux « Benjamins de Taretot et Saint-Martin-du-Bec face à Épreville », mais deux colonnes seulement à la mort d'un journaliste appelé François-Henri de Virieu, vieille star du machin télévisuel où la notoriété s'esquive en même temps que le nom de « l'immortel » disparaît du générique...

Bizarrement, il songea qu'il aurait été bien davantage affecté si l'une des deux silhouettes noires de la jetée d'Yport, des inconnus pourtant, avait disparu, laissant à l'autre son mystérieux chagrin, son mal de vivre et une totale solitude.

Sur Yport, le vent souffla en tempête, cette nuit-là.

28 octobre 1997.

OceanofPDF.com

Histoire de fou

OceanofPDF.com

Il reposa le journal d'un air un peu égaré.

Il l'avait lu pendant environ cinquante minutes et se sentait incapable de résumer ne serait-ce que l'essentiel des infos. Il faisait un froid de canard sur Yport, et sur le reste de la France aussi, mais, songeait-il, est-ce une raison pour oublier si vite ?

Il ferma un instant les yeux et entreprit de reconstruire au moins un des nombreux articles qu'il avait lus...

*

... Tandis qu'il est à craindre que les syndicats de camionneurs ne mettent leurs menaces à profit, en cette fin de week-end traditionnellement tragique sur nos routes, on a tout lieu de redouter que l'individu, bien connu des services de police de Rouen et de la région d'Aubagne ne commette, hélas, un nouveau forfait. D'après les premiers témoignages recueillis sur place, il semble que l'ours des Pyrénées aurait agressé la centenaire en la menaçant d'une voix de rogomme ce qui, d'après le substitut de Dijon, constituerait une circonstance aggravante. Dans les milieux autorisés, on reste sceptique même si l'on admet que cet ours à la voix de rogomme n'en était pas à son coup d'essai. Interrogé à la sortie de la salle polyvalente par le bâtonnier de Créteil flanqué en la circonstance du chef des pompiers de Saint-Malo qui fête son jubilé et du préfet d'Odessa en voyage d'agrément dans notre région, le premier édile de Fréjus aurait déclaré, selon certaines sources : « Encorné, moi ? Jamais ! » Joint par le téléphone rouge d'Europe 1 au Caire, où il se trouve actuellement pour de studieuses vacances au symposium d'été des Jeunes Giscardiens, le leader de l'extrême droite, en direct de la salle Jacques Doriot, s'avoue « surpris » : il prétend ne pas connaître cet ours et n'avoir pas remarqué sa voix de rogomme. On reste cependant sceptique au SRPJ de Nancy où l'individu, bien connu des services de police, aurait été vu dans « la maison de l'horreur » en compagnie du faux pasteur belgo-hongrois muni d'un vrai-faux passeport, du chef des majorettes et du musicien américain Glenn Miller qu'on donnait pourtant disparu tragiquement, pendant la guerre, au-dessus de la Manche, ce qui fit dire au pasteur Doucet, cité par *La Pravda*, qu'il « fallait raison garder ». C'est dans ce contexte délicat qu'à la sortie du banquet des anciens, monsieur Antoine Pinay a préféré ne faire aucun commentaire sur cette douloureuse affaire d'ours à la voix de rogomme, même s'il a admis,

implicitement, que l'ours à la voix de rogomme l'avait approché à la fin des années cinquante, lors de « l'affaire des piastres » et qu'en effet, à cette époque, l'ours à la voix de rogomme aurait été vu collant des affiches du MRP, ce qu'a aussitôt démenti avec vigueur monsieur Bourgès-Maunoury qui laissait entendre de son côté que l'ours à la voix de rogomme aurait servi d'intermédiaire lors de la conférence nord-africaine de Tunis en juin 58 (Istiqlal, Néo-Destour et FLN), et qu'il aurait usé de sa grande influence pour prôner une action diplomatique commune en vue d'un règlement pacifique du conflit algérien. Au SRPJ d'Istanbul, Heinrich Himmler ne cachait pas son amertume devant la délégation de Vitrolles réunie à l'occasion du traditionnel « pot de l'amitié ». À la même heure GMT, mais cette fois d'après l'agence Reuter, la princesse Lady Di et l'empereur Hiro-Hito, qui, selon certaines rumeurs, auraient décidé de refaire leur vie ensemble, ne remarquaient pas la discrète filature mise en place par Marcel Boussac en coordination avec le SRPJ de Vladivostok. À la préfecture de police, où la prudence est de mise, on soulignait hier le caractère « sensible » et « complexe » de cette affaire qui pourrait enflammer les banlieues difficiles où l'ours à la voix de rogomme, très populaire, aurait bénéficié de nombreuses complicités dans les milieux interlopes, surtout depuis sa rupture avec l'ancien ministre Guy La Chambre, chaud partisan de la guerre à outrance. C'est à peu près à cet instant que se serait produit l'accident, d'après le témoignage recueilli « à chaud » et sur place auprès d'un SDF qui roulait aux commandes d'un triporteur dérobé aux établissements Félix Potin – délit dont l'individu aura ultérieurement à répondre avec une solide défense pour sauver sa tête car on s'attend à un réquisitoire très sévère du procureur général Mornet. Toujours est-il que les enquêteurs ont pu reconstituer le drame. Il n'est en effet plus mis en doute que Maurice Papon aurait quitté le Ritz par une porte dérobée, déjouant la surveillance des *paparazzi* et du SRPJ de Pékin.

Commence alors la « tragique poursuite » nocturne à travers les rues de la capitale où, après un passage en trombe devant « la maison de l'horreur », le *panzer* de Maurice Papon se serait engouffré à « une vitesse folle » dans le tunnel de l'Alma, heurtant de plein fouet le treizième pilier. Les maisons Mercedes et Panzer déclarent, dans un communiqué commun aux deux firmes allemandes, qu'à cette vitesse (plus de 180 km/h., rappelons-le), la désintégration du *panzer* n'est hélas pas surprenante, ce

véhicule n'étant pas conçu pour rouler à une telle vitesse sur chaussée mouillée.

Interrogé « à chaud », le juge d'instruction Chouquette confirmait du bout des lèvres la thèse du SRPJ de Miami, officialisant ainsi la version selon laquelle, toujours d'après cette source considérée comme « sérieuse » dans les milieux autorisés, c'est en voulant éviter la Fiat Panda d'un ours à la voix de rogomme que Maurice Papon aurait perdu le contrôle de son *panzer*. Pour témoigner de la violence du choc, un enquêteur faisait remarquer que le canon de 88 mm du char fut retrouvé sur les genoux de l'ancien préfet de police tandis que sur le siège arrière, un des passagers, leader de l'extrême droite bien connu pour son embonpoint et sa blondeur de *gretchen*, s'effectuait lui-même de vigoureux massages cardiaques en faisant remarquer avec aigreur au défunt chauffeur : *Danke fürs Mitnehmen, Maurize* !⁵ À ses côtés, hélas, l'autre passager, « compagnon » du leader d'extrême droite, un certain Yasser Arafat, riche héritier de la Palestine, avait déjà rendu le dernier soupir, ses lunettes noires brisées.

Embarrassées, les autorités auraient discrètement évacué les corps des trois victimes vers « la maison de l'horreur » où le dynamique Marc Dutroux aurait aussitôt procédé à l'équarrissage des trois malheureux noctambules, ce que confirmait, à 23 h 10 GMT, notre correspondant permanent à La Paz. Dans les milieux autorisés, on qualifie de « hautement fantaisiste » cette version des faits même si la présence sur place, au volant d'une Fiat Panda, de l'ours à la voix de rogomme n'a pas été sérieusement remise en question, ce qui, d'après les milieux financiers, compliquerait encore l'affaire alors que sur les principales places boursières asiatiques, le yen et la piastre sont attaquées de toutes parts par des opérateurs peu scrupuleux : on apprenait, en effet, aux petites heures de la matinée, qu'à Tokyo, les premiers échanges entre banques s'effectuaient à l'arme lourde et que l'indice Nikkei aurait pris la fuite à la clôture, ce qui ne serait pas sans répercussions sur le marché obligataire.

Dans son message aux États de l'Union, le président Bill Clinton n'a pas caché sa « vive inquiétude » au sujet de cette affaire considérée dans son ensemble, affaire que le président des États-Unis, s'appuyant sur un rapport du SRPJ de Charenton, a qualifiée de « très complexe » même si elle ne remet pas en cause les liens d'amitié qui, traditionnellement, unissent les États-Unis et la Lituanie.

À la même heure GMT, la nouvelle du passage de l'ours à la voix de rogomme dans le souterrain de l'Alma déclenchait au Liberia une guerre civile qui, d'après notre correspondant, couvait depuis quelque temps déjà. Il semble donc à présent certain que le coup d'État fomenté par une partie de la garde présidentielle aurait pour principal artisan l'ours à la voix de rogomme qui aurait versé aux factieux des subsides *via* des sociétés écrans basées aux îles Caïmans. Quoi qu'il en soit, de violents combats se déroulent dans la capitale, mais le représentant local des Nations unies assurait, dans un communiqué publié cette nuit, que le conflit resterait local, affirmant cependant qu'il n'avait pas confirmation du côté « rogommeux » de la voix de l'ours à l'origine de ce conflit, thèse qui circule pourtant, et avec insistance, dans les faubourgs de Bahia Blanca. De son côté, Fidel Castro prenait ses distances avec les factieux mais, signe d'ouverture, le *lider maximo* rassurait la communauté chiite et paraissait décidé à autoriser la traduction de l'œuvre d'André Gide dans son pays. Dans le même temps, le chef de l'opposition du Burkina Faso, cofondateur du « Living Theatre », et qui se définit lui-même comme un « pragmatique », relevait « les graves dysfonctionnements » du tunnel de l'Alma et posait la question de confiance. Interrogé à ce sujet aux premières heures de la matinée, le Quai d'Orsay se montrait très réservé, rappelant que le dictateur Mussolini avait jadis songé, lui aussi, et peu avant la « Marche sur Rome », à trouver refuge à La Courneuve où le parc paysager aurait pu servir de terrain de manœuvre à ses *squadristi*. Cette thèse, jugée « peu crédible » par le Dalaï-Lama, complique encore l'affaire et s'inscrit dans une optique radicalement opposée aux premiers éléments recueillis dans « la maison de l'horreur » auprès de petites victimes belges encore traumatisées. Cette nouvelle version laissait cependant de marbre le maître du Kremlin qui la qualifiait de « hautement bouffonne », mais laissait pourtant entendre à ses proches que certains points étaient de nature à le troubler, admettant dans la foulée, mais de mauvaise grâce, que les ossements découverts dans le cinquième sous-sol de la « tour de l'horreur » pouvaient effectivement appartenir à Leonid Brejnev, ce que dément avec vigueur la direction de TF 1 en présentant une photo récente de PPDA et en soulignant qu'elle entendait donner des suites judiciaires à l'affaire, poursuivant toute personne qui voudrait faire du siège de la chaîne un sépulcre aux contours mal définis, ce que confirme le communiqué du juge Chouquette dont le corps fut peu après retrouvé décapité par l'express Paris-Dijon au lieu-dit La Combe-aux-

Fées. Les défenseurs des gangsters Carbone et Spirito, figures pittoresques du milieu marseillais, ont démenti que leurs clients soient l'un le père naturel et l'autre le père putatif de feu le juge Chouquette. Signalons qu'à la demande du Tribunal du Peuple de Budapest, une recherche d'ADN devrait d'ailleurs être entreprise dans les délais les plus brefs. Mis en cause par la chaîne de télévision NBC, qui affirme avoir trouvé le nœud de cette affaire, Francisco Franco protestait contre cette « affabulation grossière », selon laquelle il aurait été vu en travesti sur les Ramblas de Barcelone où il se serait prostitué pour le compte de l'ours à la voix de rogomme, le Caudillo rappelant que s'il avait effectivement exercé ses talents de *call-girl*, c'était voilà bien longtemps et exclusivement auprès des troupes de la « Legion Azul » qui combattaient sur le front de l'Est. Son avocat, maître Goulet-Turpin, balayait aux premières heures de la matinée les allégations de NBC en produisant le témoignage de quelques vétérans qui confirmaient que le chef d'État espagnol, cantinière de la « Legion Azul » connue sous le nom de « Conchita », avait été affecté au bordel de campagne régimentaire lorsque la bise fut venue. À la même heure, en direct de « la maison de l'horreur », les petites victimes belges, à la surprise générale, élistaient Marc Dutroux « homme de l'année », celui-ci se livrant pour sa part à une violente attaque contre Landru, qualifié « d'amateur », ce qui déclenchait aussitôt une vigoureuse protestation des ayants droit qui se déclaraient « peinés » devant cette attaque du leader belge qui insistait sur son désir d'assister aux funérailles du juge Chouquette dont on recherche le chien Pipo : « Pipo, adorable bouvier des Flandres de 4 ans, perdu dans la nuit du 22 au 23, doux et affectueux, vacciné, double carburation, intérieur cuir, maître-cylindre neuf, *hard top*, freins à disque à l'avant, pattes à jantes filetées, babouines teintées électriques, bon état général, carrosserie et sellerie à revoir, tatouage 1941 LVF 75, forte récompense. »

C'est peu après que le juge Mastard, successeur du juge Chouquette, agissant sur commission rogatoire, se rendait aux dernières lueurs de la matinée sur le cercle polaire où l'ours à la voix de rogomme aurait été vu par un Lapon inconnu du SRPJ de Villetaneuse. Mais ce nouveau rebondissement, au grand dam du SRPJ de Bastia et des Escadrons de la Mort de Maisons-Laffitte, n'était en réalité qu'un pétard mouillé. En effet, démasqué par J. Edgar Hoover qui avait effectué dans son *jet* privé le voyage en Laponie orientale, le Lapon était en réalité un escroc à l'assurance au casier judiciaire lourdement chargé et qui, d'après certaines

rumeurs recueillies par le FBI dans une auberge complaisante de Romorantin, aurait eu une aventure sans lendemain avec le juge Chouquette et son chien Pipo, un bouvier des Flandres actuellement en fuite. Interrogé avec fermeté par la juge Emmy Gironde, qui assiste le juge Mastard, le Lapon aurait avoué aux dernières lueurs de l'aurore boréale qu'il avait, selon ses propres termes, « voulu faire l'intéressant ». À l'issue de cet interrogatoire serré, la juge Emmy Gironde ne cachait pas sa colère et sa « vaste impression de gâchis » alors que la magistrate, récemment divorcée, cherche à refaire sa vie : « ELLE, quarantaine finissante, fonctionnaire (Justice), jolie, saine, sportive et non fumeuse, féminine, raffolant de dessous sexy et coquins, épanouie et libérée, gourmande mais insatisfaite, pulpeuse et piquante, maltraitée par la vie, cherche à rencontrer LUI : vous, monsieur, vous en avez vu aussi de rudes, cœur meurtri, peut-être ? Vous êtes un très important industriel sans famille ni aucun héritier, gros fumeur, alcoolique invétéré, absolument antisportif, vous menez une vie de débauche, avez 87 ans et plusieurs cancers. Votre hobby ? Les infarctus à répétition, accidents cérébraux, occlusions intestinales, fièvre jaune, mal de Siam, bérubéri... Amoureusement, ELLE vous convertira au parapente, parachutisme, alpinisme, saut à l'élastique, full *contact* et vous fera découvrir la griserie des fauteuils roulants dégringolant des falaises d'Étretat. »

C'est dans ce contexte difficile, alors que les services de police, en vue de la reconstitution ordonnée par les juges Mastard et Emmy Gironde, réinstallaient l'épave du *panzer* de Maurice Papon devant le treizième pilier, dit « le pilier tragique » du tunnel de l'Alma que, lancée à près de 200 km/h, la papamobile du Pape aurait « très violemment percuté l'épave du *panzer* ». Au dire des premiers témoins, le choc aurait provoqué l'éclatement de l'aquarium dans lequel, traditionnellement, voyage le Très Saint-Père. Bien que d'une inhabituelle discrétion, les autorités, très réservées, reconnaissaient du bout des lèvres que le véhicule papal « roulait un peu vite ». Un témoin confiait à l'AFP (00 h 04 GMT), qui le rendit aussitôt public dans un bref communiqué, que sous la violence du choc, le Saint-Père aurait non seulement traversé le plafond du tunnel mais également percé le bitume de l'avenue et que son corps se trouverait à présent « selon toute vraisemblance » sur orbite aux côtés de la fusée Ariane 5, dont le lancement fut, on s'en souvient, un succès. Le CNES-France (Centre national d'études spatiales) qualifiait cette affirmation de

« burlesque » et « d'anticléricale » mais était aussitôt démenti par L'ESA (Agence spatiale européenne) qui confirmait la mise en orbite du Pape.

Urbi et Orbite, titrait ce matin notre confrère *Le Canard enchaîné* tandis que le quotidien *Nazional Gerbo* titrait sur toute la largeur de sa une : « Miracle ! » ; point de vue que semble partager Marc Dutroux, toujours retranché dans « la maison de l'horreur » en compagnie, selon certaines rumeurs, de la piquante actrice Pauline Carton, enlevée récemment, on s'en souvient, à la sortie du *One Two Two* par le gangster Pierre Loutrel dit « Pierrot le Fou » qui, déçu, aurait revendu la comédienne à Marc Dutroux afin d'alimenter les bordels de Buenos Aires. Aux dernières heures de la nuit, cette traite des blanches a été dénoncée par la SPA dont, rappelons-le, la tragédienne et ancienne sex-symbol est une des bienfaitrices. Cependant, dans les milieux autorisés, on prend cette nouvelle affaire très au sérieux et l'on se dit « préoccupé », Pierrot le Fou étant un ami d'enfance de l'ours à la voix de rogomme dont le nom revient souvent, ces derniers temps, dans l'actualité judiciaire.

Consulté par *Nazional Gerbo*, l'ancien préfet de police Jean Chiappe, aujourd'hui retraité dans un pimpant cottage à l'ombre de l'ancienne « Ligne Siegfried », aurait déclaré avec son habituel laconisme : « Pour faire la lumière à ce stade de l'affaire, je compte moins sur mes compétences de policier que sur mes dons de voyance. » « Cabinet de voyance : quels que soient vos problèmes, le professeur Jean Chiappe, votre grand espoir vivant, grand voyant médium magnétiseur et spécialiste des travaux occultes et de tarotologie, cristal, marc de café, philtre d'amour, vous apporte son aide. Amour, chance, vérité, désenvoûtement, dégagement des ondes négatives, retour d'affection, permis de conduire, fertilité, conseil en entreprise, guérison de l'impuissance sexuelle... Si votre ami(e) vous a quitté(e), il (elle) va courir derrière vous comme un chien derrière son maître ! Consultable aussi sur l'Internet : [HTTP://www.nearline.Com/J.Chiappe/index.htm](http://www.nearline.Com/J.Chiappe/index.htm). »

L'impasse dans laquelle se trouve l'enquête, aux dires mêmes du Quai des Orfèvres, a provoqué un nouveau coup de tabac sur la Bourse, mais en France, cette fois. Première conséquence, le CAC 40 perdait 0,76 % à la clôture, une clôture endommagée, rappelons-le, par la 2 CV de Marc Dutroux en octobre dernier tandis que le célèbre Belge circulait avec un CAC 40 de plus de 2 gr dans le sang, ce qui ne constitue pas, hélas, une première dans nos campagnes ! C'est à 13 h 12 (GMT), que le SRPJ de

Brindisi, assisté de la gendarmerie nationale et de la police montée monégasque, procédait à l'arrestation mouvementée d'Edgar Faure, dit « Le Père tranquille » ou « L'Embrouille » dans certains milieux. Mais, peu avant 14 h 15, heure locale, maître Moro-Giafferi parvenait à blanchir son client car à l'heure où Charlotte Corday, ex-compagne de cavale de l'ours à la voix de rogomme, était guillotinée, malgré les protestations du ci-devant de Villiers, Edgar Faure jouait au « pocker menteur » avec Édouard Daladier à la terrasse du *Pimlico*, ce que confirmèrent aussitôt les SRPJ de Montjoie, Saint-Denis et Notre-Dame-de-Cléry qui avaient pris les deux individus en filature sur ordre de Marcel Boussac et des Lainières du Nord. On murmurait cependant, dans les milieux proches de l'UDSR, que messieurs Pierre-Henri Teitgen, Boscary-Monservin et Houphouët-Boigny ne laisseraient pas enterrer l'affaire. Pour sa part, arrêté aux premières lueurs de l'aube par le SRPJ de Lhassa, Georges Clemenceau protestait de son innocence, arguant qu'à l'heure où Charlotte Corday prenait sa carte au Front national, il jouait à la main chaude avec l'aimable danseur mondain Serge Lifar et cela, au camp de Frileuse. Longuement entendue par les enquêteurs du SRPJ de Ouarzazate et la brigade mondaine de Ouagadougou, la comédienne Elvire Popesco se disait « atterrée » mais niait avoir fait la connaissance de l'ours à la voix de rogomme dans un établissement à l'enseigne *La Cabane Bambou*. Anticipant à la même heure sur une accusation qui n'était venue à l'esprit de personne, le président d'un certain parti d'extrême droite niait toute implication dans le sabotage éventuel du *panzer* de Maurice Papon, rappelant qu'il avait été lui-même contusionné lors de l'accident, mais, en revanche, il dénonçait avec force l'anéantissement de l'escadre française à Mers El-Kébir par un chalutier anglais, ce que dément le prince Charles douloureusement éprouvé, on s'en souvient, par la mort accidentelle de Yasser Arafat (voir notre dernière édition de jeudi). Sur ce point, une source proche du gouvernement du Reich ne masquait pas l'irritation de Berlin, l'exécution de Carlotta von Corday ayant « chagriné » le Führer qui a déclaré vouloir affranchir l'Allemagne du joug imposé à la Ruhr par le gouvernement Ballardur appelé, outre-Rhin, « le gouvernement d'acier ». On qualifiait dans la capitale allemande de « grotesque » l'accusation de la gauche française selon laquelle l'ours à la voix de rogomme serait un agent de l'Abwehr même si l'on avoue, sous le manteau, que la grand-mère paternelle de l'ours à la voix de rogomme serait originaire de la région des Sudètes. Cette

déclaration, faite à 8 heures GMT, fit perdre 0,76 % au CAC 40 et évoquer les risques d'un conflit ouvert entre Berlin et les autorités de Mexico où l'on qualifie « d'incident mineur » l'exécution de l'espionne prussienne Charlotte Corday par le bourreau Deibler, reconnaissant toutefois, sous le poncho, que le fonctionnaire français est effectivement d'origine mexicaine mais qu'aucune connivence entre Deibler et Dutroux n'avait été établie, même si les deux hommes fréquentaient *Le Tabou* où l'ours à la voix de rogomme a ses habitudes ce qui, rappelons-le, peut toutefois relever du hasard. À Mexico, où l'on cherche à minimiser l'importance de l'incident, le gouvernement a fait réprimer durement une manifestation où l'on entendait des slogans stigmatisant Charlotte Corday : « Charlotte Corday, salaud, le peuple aura ta peau. » Dans les milieux monarchistes indiens, où les partisans de l'Inca ne sont pas connus pour leur modération, on se disait « consterné », et on appelait à renverser le gouvernement central.

Interrogé par notre représentant local sur l'ensemble de ce dossier, le Négus a surtout insisté sur les liens d'amitié qui unissent l'Éthiopie à la cité papale, les enquêteurs du SRPJ de Vitry ayant par ailleurs révélé que les pneus de la papamobile avaient été effectivement fabriqués en Éthiopie. Ce détail a glacé les chancelleries du monde entier, et fait plonger la Bourse de Clermond-Ferrand où l'ancien président Valéry Giscard d'Estaing, dit « Vulcania » dans certains milieux « branchés » du Puy-de-Dôme, a déclaré : « Il faut raison garder. » À la même heure GMT, le Duce Mussolini avait jeté un plat de spaghettis au visage du Bey d'Alger. Surprises, les autorités algériennes, par la voix de l'organe officiel *El Moudjahid*, ont déclaré ne pas comprendre « la nature profonde » de ce geste qualifié par ailleurs « d'inamical ». Le dirigeant italien Mussolini n'a pas voulu commenter son geste, se contentant de rappeler « l'affliction » dans laquelle l'a plongé la mort du juge Chouquette auquel il semblait attaché par des liens dont il s'est refusé à commenter la nature exacte.

Ce nouveau rebondissement ne semble pas avoir surpris « outre mesure » la police du tsar qui, dans une note confidentielle adressée à Napoléon III, Empereur des Français, avec l'aval du souverain russe, précisait que le juge Chouquette qui vécut quelque temps dans une isba avec Raspoutine, un dirigeant religieux d'outre-Don paisible, aurait servi d'intermédiaire entre Yasser Arafat et l'acteur américain Clark Gable dans une boîte de nuit du Bronx appelée *L'Escargot rose*. Pour comprendre le réseau secondaire qui court dans cette affaire, sans doute n'est-il pas inutile de signaler que le juge

Chouquette était un chaud partisan du projet « Vulcanus » qui, rappelons-le, n'est pas une secte sodomite comme nous l'avions fallacieusement écrit sur la foi d'une dépêche d'agence (Reuter). Pourtant, cet épiphénomène est à rapprocher de la tentative de l'escroc Stavisky, beau-frère de l'ours à la voix de rogomme, qui tenta, en novembre dernier, de vendre la chaîne des volcans d'Auvergne à une firme nippone dont une partie significative du capital appartiendrait au Trésor public du Reich mais, le juge Chouquette ayant employé la vague formulation « une puissance étrangère de l'autre côté du Rhin », les autorités suisses se déclarent « peinées » alors même que le gouvernement helvétique venait d'autoriser les autorités françaises à fouiller le lac de Genève dans l'espoir de pouvoir situer l'épave du *Titanic* qui y avait heurté un iceberg dérivant depuis le pôle Nord. On se souvient sans doute que, dès le début des recherches, un dramatique accident avait endeuillé l'expédition puisque c'est à cette occasion que le commandant Cousteau avait été dévoré par un encornet géant, qui nie les faits contre toute vraisemblance.

L'ours à la voix de rogomme est soupçonné par Interpol d'avoir lui-même déposé l'encornet géant dans la baie de Genève après l'avoir pêché au large de Fréjus. Dans cette affaire, l'ours à la voix de rogomme ne fait en réalité que protéger ses arrières car la découverte de l'épave du *Lusitania* au fond du lac de Genève rappellerait sans doute à la « gauche morale » que l'ours à la voix de rogomme commandait précisément le seul *U-Boot* de la Kriegsmarine qui croisait dans le lac de Genève lors de la bataille de Rocroy...

À l'heure où nous mettons sous presse, nous ne pouvons guère fournir d'autres détails sur cette affaire aux multiples ramifications qui a incontestablement créé une vive tension internationale et alourdi le climat social dans notre pays, comme le rappelait Étienne Marcel, récemment élu à la tête du syndicat Force Ouvrière...

*

Il posa le journal, avala deux aspirines et alla se coucher en se disant que si, contrairement à ce que prétendent les droites, trop d'impôts sont loin de tuer l'impôt, il est à peu près certain que trop d'infos nourrissent aimablement les imaginaires demeurés juvéniles.

1^{er} novembre 1997.

OceanofPDF.com

Chrysalide des villes

Également à Mohamed Z, en espérant qu'il fera lire cette pochade à son fils aîné...

OceanofPDF.com

Après les années 2010-2015, période que les historiens qualifièrent de « Grand Virage Humaniste », les choses s'arrangèrent.

Partout, la violence régressait. Violence entre États, violence sociale. Avec l'abandon de la télévision aux environs de l'an 2006 et le retour à la lecture dès 2008, les citoyens avaient pris un évident plaisir à dialoguer, y compris lors des petits contentieux domestiques ou des conflits de voisinage, bref, de ces querelles subalternes qui, jadis, provoquaient chez certains de vives réactions tel le recours aux armes blanches.

Bien loin, tout cela.

Le « noyau des dix millions » avait finalement éclaté, se jetant avec avidité sur les collections de livres de poche.

Mais peut-être a-t-on oublié, déjà, ce pathétique « noyau des dix millions » ? Un léger rappel, donc : les « dix millions » étaient, en bloc, le tas de cons qui regardait chaque soir TF 1, une chaîne de télévision privée.

Pour les sociologues, ce bloc massif de dix millions d'abrutis communiait dans cette chaîne débile. C'est en effet là, et nulle part ailleurs, qu'on trouvait la plus forte concentration de cons avant que la susdite n'éclate en sous-groupes, cons périphériques, en quelque sorte, ou cons façon électrons libres vivant leur autonomie de cons spécifiques « hors du charnier natal » – TF 1 – selon l'expression heureuse du vieil Hugo.

Ah, tout de même, c'était grand bonheur de voir tel fol qui, jadis, n'aurait pas supporté de rater un épisode du feuilleton *Une famille en or*, louer aujourd'hui les « hauts offices du langage » chez Saint-John Perse. Ou tel fanatique de l'actrice Véronique Genest, à l'avenant physique de charcutière empâtée des années 20, s'enthousiasmer à présent des écrits d'Holbach en faisant fi du côté « mécaniste » de son œuvre philosophique.

Pourtant, dès qu'ils quittaient un instant la matrice à connerie – TF 1 –, que de directions prenaient nos cons ! Ils piaillaient sans s'écouter les uns les autres aux quatre points de la rose des vents, telle une volée de moineaux.

Qu'on se rassure : un gros noyau de cinq millions se retrouvait dans le parti fasciste, deux millions battaient la campagne en qualité de chasseurs, un fort contingent animait de sa présence avinée les rencontres de football... étant entendu qu'il existait moult passerelles entre ces sous-ensembles fous.

En réalité, ils n'étaient jamais bien loin et l'œil averti les reconnaissait au premier regard.

*

Le « Grand Virage Humaniste », s'il décima TF 1, laissa cependant quelques individualités sur le sable. À moins qu'il ne faille les considérer comme des « résistants » ?

Ainsi en voyait-on dans certains cantons de basse Corrèze. Parfois, se dressant contre le développement d'un processus de prise de conscience du monde et des autres, des villes entières résistaient, heureusement fort peu nombreuses. Peut-être se souvient-on de Vitrolles, Marignane, Toulon et Orange ? C'était le fait de vieux Français de souche ; d'où, sans doute, l'expression « dormir comme une souche ». À moins qu'il ne convienne de l'entendre dans son acception microbiologique : « Souches de bactéries, de virus » ?

Curieusement, les populations d'origine étrangère n'avaient pas, elles, raté le « Grand Virage Humaniste » et cela tenait peut-être au fait que l'État français, peu délicat, avait longtemps brutalisé leur culture d'origine, les laissant ainsi, bien malgré lui, disponibles et désireuses, au fond, de participer d'une culture commune où les apports originaux enrichiraient un tout commun.

Concernant les populations d'origine étrangère, donc, les chroniques anciennes ne font état que d'une exception, ce qui est statistiquement négligeable ! Et en vérité, bien qu'elle soit fort peu représentative, comment résister au désir d'évoquer cette étrangeté en forme de rédemption ?

Eh bien oui, Abdel Nasser refusait le « Grand Virage Humaniste ».

Ah, la petite andouille !

*

C'était un gamin attachant.

Intelligent, il savait bien, au fond, que le métissage qui se produisait dans la société française était tout à la fois une source de richesse humaine et un notable recul de la réaction qui toujours tente de freiner les progrès de l'humanité.

Mais il éprouvait certaines craintes. Certes, ils jouaient globalement le jeu, tous ces « Français blanc de blanc » plus ou moins d'origine. D'origine... à condition, dans tous les cas, de ne pas remonter trop loin et

par exemple aux quelques centaines d'invasions qui ont fait des Français tout ce que l'on voudra mais absolument pas une « race ».

Ils jouaient le jeu, certes, mais ils étaient numériquement majoritaires. Lui, dont les arrière-grands-parents venaient de l'autre côté de la Grande Bleue, il pensait courir le risque d'y laisser davantage de plumes : quand il y a partage, celui qui amène le cheval a des sentiments plus mitigés que celui qui amène l'alouette avec un air – qu'on nous pardonne – un peu faux cul !

Il pensait le processus irréversible et tout ce qui en lui le poussait vers la vie, les autres, le bonheur, la démocratie et le socialisme s'en réjouissait secrètement.

Mais, adolescent, se croyant mal aimé, il tenait à marquer le coup, à attirer l'attention comme cet ami de l'auteur de ces lignes qui, en 1967, s'était suicidé en laissant ce petit mot stupide et déchirant : « Maintenant, vous penserez toujours à moi. »

*

Abdel Nasser, qui ne se prénomait pas Abdel mais Patrick et ne se nommait nullement Nasser mais Hachouri, avait lu un peu par hasard un vieux livre sur les terroristes du *djihad* des années 1980-90.

Au fond, avec leur terrorisme aveugle, ces types lui faisaient horreur, mais ils avaient affirmé face à l'Occident une opposition qui ne transigeait pas. Le problème que posait leur barbarie était celui de la cible : il ne faut pas se tromper !

Désirant être aimé, reconnu, mais prenant également un certain plaisir ambivalent à être « incompris », Nasser passa au terrorisme – si l'on ose dire, comme on le verra – sous le regard navré des gens du quartier qui appréciaient cet adolescent serviable et ouvert.

*

Sa première action consista à fabriquer un cocktail Molotov mais, ayant les mains agitées de tremblements, c'est peu dire qu'il se trompa dans les proportions. On sait peut-être que, pour des raisons que l'auteur ne divulguera pas, du savon en paillettes entre dans la composition de certains engins incendiaires...

Lorsque Patrick jeta d'un air décidé, et un peu poseur, son cocktail contre la vitrine du magasin *Brousses et Savanes*, spécialiste du vêtement tropical, et cela au motif que la boutique avait des airs « néocolonialistes », Bernard Bernstein, le commerçant, sortit aussitôt.

Sans un mot, il observa la bouteille en morceaux, la vitrine intacte et tout ce savon qui dégoulinait.

Puis il vit Patrick Abdel Hachouri Nasser, dont le coup avait raté. Mais l'adolescent semblait si triste, si désolé, si proche de la crise de larmes que Bernstein, qui le connaissait depuis toujours et qui était un brave type, s'avoua que s'il ne comprenait absolument pas pourquoi Patrick bombardait sa vitrine avec des bouteilles d'eau savonneuse, il avait probablement une bonne raison.

Lui adressant un gentil sourire, il lui dit d'un ton conciliant :

– C'est pas si grave, Patrick : essaye une autre fois, mon garçon !

*

Une semaine plus tard, Abdel Nasser était fin prêt.

Au volant d'une Mercedes abandonnée sur le parking municipal depuis l'époque où les voitures, de moins en moins utilisées, étaient laissées à tout un chacun, et plus souvent à personne, il guettait sa proie.

Certes, on vivait une époque de tolérance mais l'histoire, hein, l'histoire ? Il restait des comptes à régler. Avec les calotins, par exemple !

Voyant apparaître le vieil autocar orange de la congrégation des sœurs Sainte-Marie-des-Névroses, il tapota le paquet de dynamite posé à ses côtés, sur le siège passager.

Puis il fonça.

La Mercedes, à peine roulante, atteignit péniblement un petit 30 km/h et encore, parce que la rue était en pente. Enfin, non sans grâce, elle heurta l'arrière de l'autocar.

Une fois encore, tout alla de travers...

Tout d'abord, la dynamite n'explosa pas. Ensuite de quoi, l'*airbag* se déclencha, ce qui empêcha Nasser de récolter la moindre égratignure. Enfin, les sœurs de Sainte-Marie-des-Névroses se précipitèrent pour libérer le jeune homme coincé derrière son volant par l'*airbag*.

Puis, la mère supérieure, qui avait dû être sapeur ou démineur dans une vie antérieure, lui dit avec un bon sourire :

– Patrick, ta dynamite est humide ! Passe au couvent, on a du salpêtre dans nos caves : on te fabriquera une superbombe qui étonnera tes copines ! Écœuré par tant de bonté, Patrick s'enfuit, au comble du désespoir.

*

Cette fois, Patrick « Nasser » en était certain : on allait parler de lui !

En effet, après avoir longtemps battu la campagne, il avait fini par débusquer au fond d'une forêt un de ces pitt-bulls abandonnés en grand nombre vers 2003, lorsque fut passée la mode de la violence.

C'était un vieux pitt-bull, cacochyme, édenté et parkinsonien, mais enfin c'était un pitt-bull et le fait qu'il ait survécu seul si longtemps prouvait sa formidable capacité de résistance.

Lorsque Patrick aperçut le commissaire de police, un type qui s'occupait surtout à faire traverser les gosses et à porter les cabas des petites vieilles, il toisa « l'agent des forces de répression » en ordonnant à son pitt-bull :

-Tue !

L'animal valétudinaire, loin de s'élancer avec une fougue rageuse, s'avança de sa démarche particulière, ondulante et légèrement en crabe, rendue plus étrange encore par la maladie de Parkinson puis, entre deux tics nerveux, il parvint à coincer le bas de pantalon du flic entre ses gencives édentées et tira avec une lasse mollesse, s'aidant de ce souffreteux étau que formaient ses mâchoires débiles pour faire levier.

Le commissaire, bon enfant, sourit et commenta d'un ton débonnaire :

– Dis voir, Patrick, il est vraiment sympa, ton pitt-bull. Et encore dynamique, pour un centenaire. Qu'un tel débris soit resté si facétieux, c'est une grâce de Dame Nature !

Avalant à demi un cri de rage impuissante, Patrick « Nasser » s'enfuit en courant pour cacher sa déconvenue.

*

Les mois passèrent. Et avec eux les saisons. Puis l'une d'elles emporta la révolte adolescente de Patrick qui, tel une chrysalide des villes, était devenu un homme.

Un homme qui avait hâte de contribuer au bonheur de l'humanité.

21 novembre 1997.

OceanofPDF.com

Sédition !

OceanofPDF.com

Il lui semblait que le monde bruissait bizarrement. Et qu'autour de lui, l'atmosphère s'était comme densifiée, si bien que sa chambre, sa propre chambre, lui parut soudain angoissante.

Il appuya sur l'interrupteur en forme de grosse olive de sa lampe de chevet et entendit, venue de nulle part, une petite voix contrariée qui murmurait :

– Te gêne pas, hein, fais comme chez toi !

Un peu angoissé, il regarda autour de lui : personne.

Il alluma une Camel d'un geste nerveux et entendit un hurlement, suivi d'une phrase dite sur un ton où perçait la colère :

-Mais il est cinglé, ce type, il met le feu à mon beau corps d'Américaine blonde !

« Je dors encore. Un mauvais rêve, sans doute », songea-t-il en prenant le parti de sourire.

Il décida de se donner le temps de réfléchir à tout cela et, d'un geste qui lui était familier, il donna une grande claque à l'oreiller et l'installa derrière ses reins.

Il entendit une voix bourrue :

– Pourquoi tu me cognes, espèce de brute ? Ah, je vois, c'est ce vieux réflexe dont parlait Karl Marx : même exploité à fond, un prolétaire, chez lui, trouve plus exploitable encore, sa femme ! Et faute de femme, c'est l'oreiller qui trinque. Voilà comme tu es, toi : dès le matin, il faut un bouc émissaire à tes échecs et non content d'avoir toute la nuit posé ta tête infecte sur mon petit bidon, tu m'allonges une méchante baffe... Fasciste, va !

L'homme secoua la tête en s'obligeant à sourire, un peu nerveusement, au reste. Tout cela lui semblait impossible, aussi lança-t-il :

– Quel cas curieux !

Tel un observateur extérieur nullement impliqué dans l'affaire, il feignait le commentaire objectif, distanciant ainsi ce qu'il vivait comme sujet. Exactement : notre malin tentait de mettre une distance entre lui et cette suite de phénomènes irrationnels qui le concernaient de très près !

Oh l'hypocrite !

Il se leva néanmoins avec une certaine hâte, tentant d'ignorer les chœurs des lattes de parquet puis le carrelage qui protestaient avec force.

Il saisit avec méfiance la brosse à dents qui lui jeta au visage :

– Ne me serre pas si fort avec tes gros doigts vulgaires, sale brute !

Puis il appuya sur le tube de dentifrice. Un gel bleu en sortit et se répandit sur les poils de la brosse en éructant :

– Tocard ! Pas assez fortuné pour t’acheter un bigorneau ou un bulot, tu t’offres à peu de frais un phénomène compensatoire en m’extrayant de ce tube où j’étais lové tel un gluant et froid poisson des profondeurs...

– C’est poétique, ça ! remarqua l’homme, heureux de s’offrir une diversion.

Puis, sentant que la pâte dentifrice allait rétorquer quelque insolence, il enfonça des boules Quies dans ses oreilles.

*

Une demi-heure s’était écoulée.

L’homme retrouvait une cohérence dans un monde de nouveau ordonné.

Dans la cuisine, il saisit une pomme, guettant une protestation : rien !

Il ôta ses boules Quies. Pas le moindre murmure.

Ce silence le rendit lyrique :

– Ah, vous avez fui, sorcières échevelées, trolls hystériques et lutins maléfiques ! La déesse Raison qui éclaire le monde et le soleil radieux de la Science ont dissipé vos piteux sortilèges, vos misérables artifices ! L’ordre règne. À la botte, les objets ! Aux ordres, les choses !

La confiance lui revenait enfin :

– Ah, rien ne bouge ? C’est le genre : à vos rangs, fixe ! Plus question de faire le bel esprit, ou de se sauver à pied, en voiture ou à cheval...

Puis, paraphrasant ce bon Lamartine, il eut cette peu glorieuse saillie :

– Un cheval... Voire plus minable encore : Objets inanimés, avez-vous donc un âne qui s’attache à votre âne et le force d’aimer ?... Hé, hé !

Il mordit dans la pomme.

– Aï ! dit celle-ci.

Précipitamment, il remit ses boules Quies et s’assit, atterré.

Que signifiait cette sédition, cette révolte des objets, ce *protest song* absurde ? Pourquoi les « trucs » voulaient-ils bouleverser l’ordre éternel qui exige que l’homme commande aux différents « machins » et que ceux-ci s’exécutent en silence ?

Il alluma une cigarette, heureux que les boules Quies le protègent des protestations de celle-ci. Puis, ayant réussi à souffler un rond de fumée, il le

regarda qui s'élevait doucement, paresseusement et non sans grâce vers le plafond.

Il songea que du train où allaient les choses – c'est le cas de le dire ! –, dehors, ce devait être l'enfer. Le macadam qui se soulève, au propre comme au figuré ; les poubelles prenant leurs jambes à leur cou pour filer vers Deauville et Saint-Tropez, leurs ports d'attache ; les bagnoles échappant aux mains de leurs chauffeurs et se cabrant tels des mustangs sauvages, les immeubles partant en manif ; les panneaux indicateurs exécutant le rap du sens interdit ; les pavés se soulevant d'eux-mêmes à hauteur du visage des gros cons de flics et là, actionnant leur turbo-moteur...

– Quelle anarchie ! lança-t-il en se souvenant qu'« avant », il était un modéré, ancien « Jeune Republicain Indépendant » – Oh, folle jeunesse de tous les excès ! – puis électeur de l'UDF, mais tendance Raymond Barre.

« Avant » ?

Son passé lui revint en mémoire brutalement... Mais oui, « avant » d'être « malade », il avait eu une vie toute de magnificence : cadre sup' chez ITT-France ! Il se souvint de l'adorable et très sensuelle Janine, son grand amour, une petite secrétaire avec laquelle il avait dû rompre : question de standing, n'est-ce pas, un cadre sup' ne peut épouser une secrétaire sinon ce serait... tiens, « l'anarchie », *one more time* !

Puis il pensa à François, son vieux copain de lycée, avec lequel il s'était brouillé lorsque celui-ci, le regardant d'un air écœuré, lui avait dit :

– ITT, c'est pas possible. Pas toi ! C'est ce trust dégueulasse qui a fait tomber le président Allende en armant le bras des fascistes chiliens !

François, ce cher vieux François ! Il songea aux années de bahut puis de fac où, malgré les divergences politiques, il avait vécu de merveilleux moments. Il n'avait certes aucun standing, mais avançait dans la vie tête en l'air, le cœur comme dilaté à l'idée que le grand amour l'attendait peut-être au coin de la rue...

Puis il se reprit, toussota et lança à voix haute :

– Oui, mais François, bien que formidable, était de gauche, quoi, et franc-maçon, n'est-ce pas...

Il ôta ses boules Quies.

Le silence régnait dans l'appartement de Neuilly.

Il observa sa montre Cartier qui lui dit :

– Tu veux ma photo ?

Ignorant ce détail, il songea qu'à huit heures du matin, il devrait être au bureau depuis longtemps déjà !

Au reste, il avait lui-même planifié ses journées de travail : 7 heures-23 heures. Même que la direction de ITT-France avait loué sa « grande assiduité ». Et il se souvint qu'après six ans de ce régime-là, il était tombé dans une profonde dépression.

Il alla jusqu'aux toilettes mais, craignant une réaction violente de la chasse d'eau, il renonça à « faire pipi ». En revanche, il précipita son mégot dans l'eau qui stagnait au fond de la cuvette d'où s'éleva aussitôt le cri d'effroi du vieux clope :

-Au secours !... Vite, une bouée !... Je me noie ! Au sec...

– On ne discute pas avec un mégot ! riposta l'homme.

Dépressif, il était dépressif ! Mais bien sûr !...

Le coup fut rude. Accablé, il se déplaçait à présent à petits pas, tel un de ces vieillards trotte-menu qu'on croise parfois dans la rue.

Machinalement, il jeta le trognon de pomme dans la poubelle. Malgré ses récentes aventures, il s'étonna lorsque le trognon lui cria d'une voix déchirante :

– *Oh, please, dont't leave me !*

Il remarqua : « Tiens, c'était une pomme anglaise. Ah oui, la politique agricole commune, le libéralisme, la mondialisation, l'euro, l'écu, ah c'est vrai, je me souviens... Oh ! lala ! c'est loin tout ça !... »

Il hocha la tête d'un air sagace. Puis il entendit le carillon de la porte d'entrée.

*

Il ouvrit.

Le psychiatre lui souriait et l'homme se sentit rassuré :

– Alors, je suis dépressif, docteur ?

– Juste un peu ! répondit celui-ci.

– Et c'est grave, docteur ?

Le psychiatre lui adressa un nouveau sourire, plus large, cette fois :

– Mais non, mais non. D'ailleurs, mon stéthoscope et mon sphygmotensiomètre tiennent à vous le dire eux-mêmes !

– Ah bon ! Ah ben, dans ce cas, alors...

23 novembre 1997.

OceanofPDF.com

Projet idiot

OceanofPDF.com

Il avait presque vingt-cinq ans et donnait un coup de main à ses parents qui tenaient dans le treizième arrondissement une boutique de bouquiniste.

Le père, par des réseaux d'amitié remontant à la Résistance, s'était vu pistonner auprès de certaines personnalités qui se débarrassaient ainsi, et pour pas trop cher, de leurs « services de presse ».

Bien entendu, c'est le fils, plutôt costaud, qui allait chercher les lourds sacs de livres. Ascenseurs en panne, petits escaliers en colimaçon, il en bavait, certes, mais, agréable contrepartie, avait parfois l'occasion de boire un pot avec un critique ou un auteur pas mécontent de discuter avec un jeune homme intéressé par la littérature et la politique.

Trente ans plus tard, il se souvenait d'une eau de Vichy dans un climat assez désagréable, rue de Tournon, avec Gabriel Marcel, philosophe « existentialiste chrétien »... mais aussi d'un whisky chaleureux, rue Quentin-Bauchart, avec Joseph Kessel.

Cependant, aussi gentils soient-ils, il n'imaginait pas un instant ces gens pouvant prendre quelque intérêt à sa propre production littéraire qui – et ce sera sa chance quelques années plus tard – ne ressemblait pas vraiment à ce que l'on écrivait alors.

Qu'à cela ne tienne, il en serait de ses romans comme de sa vie : tout cela trouverait un sens après la révolution à laquelle il travaillait avec acharnement depuis quelque temps déjà et pour de longues années encore... Au reste, la librairie paternelle se prêtait à l'action subversive et les flics, qui y envoyaient leurs blaireaux des RG, ne s'y trompaient pas, même s'ils étaient très vite démasqués...

*

Hors l'avènement de la Révolution culturelle à l'échelon planétaire, à quoi rêvait notre jeune révolutionnaire ?

À six mois de la pénible commémoration du trentième anniversaire de Mai 68, peut-être est-il salutaire de rappeler que le révolté type n'existait pas, mais qu'il était façonné par son milieu, sa classe sociale, son histoire de vie, parfois sagement bourgeoise, parfois plus agitée.

Notre jeune homme avait ses faiblesses.

Il aimait les Beatles, les Stones, les Who. Mais aussi Frank Sinatra, Brassens et Brel. Drôle de mélange !

Il aimait les boums et se perdait parfois en boîte où l'invitait son copain de lycée, Castel, dont l'oncle tenait ce qui se faisait de mieux dans le genre.

Il culpabilisait mais tout cela lui changeait les idées : il se trouvait donc des excuses. En contrepartie, il allait très rarement au restaurant, et ne fréquentait le cinéma, globalement « bourgeois », que pour voir des films militants et, bien souvent, assez rasoirs : les danseuses de l'opéra de Pékin interprétant *Le Détachement féminin rouge* n'avaient pas le charme sulfureux d'Angie Dickinson en collants noirs dans *Rio Bravo*...

Mais il avait également des comptes à régler.

Ainsi, il lui manquait une chose : une bagnole digne de ce nom. En effet, son antique 403 laissait apercevoir des coins de ciel par les fissures du toit ouvrant... et des bouts de route dans le plancher rouillé.

Lorsqu'elle rendit l'âme, il dut prendre des mesures « énergiques ». Par son oncle franc-maçon qui connaissait un revendeur polonais de la porte de Montreuil, il trouva le bijou : une Simca 1300 de 1964. Bref, lorsqu'il l'acheta le 2 décembre 1971, elle n'était âgée QUE de sept ans.

Plutôt pauvre, il n'avait jamais eu un modèle aussi récent et parfaitement entretenu. Bien sûr, avant que la marque ne soit coulée par ces salauds de chez Peugeot-Citroën, Simca, ça vous avait de la gueule, un côté nerveux qui n'existait pas à l'époque et, en tout cas, pas en France.

Ah, il se sentait fier. Il la voyait avec les yeux de l'amour, sa Simca 1300, ne comprenant pas l'indifférence de celles et ceux qui ne percevaient dans son carrosse qu'une voiture d'un modèle sur le point d'être arrêté. Et faisait-il remarquer la délicatesse du contraste entre le volant noir et les garnitures claires, ou la splendeur de cette carrosserie bleu marine sans une bosse, il s'étonnait – non sans tristesse – de ne pas soulever un enthousiasme contagieux.

Alors il se disait qu'il s'en foutait, de ces cons.

Il l'avait achetée pour Danièle, son grand amour qui l'avait plaqué en 67 pour un nain, un gnome hideux coiffé comme un travelo qui roulait en... Austin Healey !

D'accord, difficile de s'aligner dans cette lutte inégale, mais au moins, cette fois, et près de quatre ans plus tard, il n'aurait pas l'air d'un tocard, d'un clodo, d'une pauvre cloche. Et quand celle qu'il aimait, partie vivre en Corse, reviendrait – comment pourrait-elle faire autrement puisque personne, jamais, ne saurait l'aimer aussi fort que lui ? –, il l'emmènerait

au bout du monde, au bout de l'amour et au bout de la vie dans sa superbe Simca 1300 bleu marine.

La société de consommation, et les bagnoles, ses camarades n'avaient pas de mots assez durs pour les fustiger. Facile, pour des nantis !

Il ne se cherchait pas d'excuses, il se disait simplement que son histoire était très complexe, que les autres ne pouvaient pas le comprendre. Cette fille qu'il aimait à la folie, il avait vraiment envisagé de se suicider pour elle et possédait assez de caractère pour passer à l'acte. Mais d'un autre côté, et cela le sauva, il lui semblait impossible qu'elle ne lui revienne pas un jour...

En tout, il l'attendit près de sept ans. Ce long tunnel du temps qui s'enfuit dans la mélancolie, c'est interminable, pour un jeune homme.

*

La fille n'est jamais revenue. Heureusement, trois ans plus tard, il rencontra la femme de sa vie.

La Simca a rendu l'âme en lui brisant le cœur, l'été 72. Puis des voitures, il en eut beaucoup d'autres. Par vengeance, par jeu, mais aussi pour des raisons de morale, de justice. Des voitures très chères, des très belles. Des italiennes nerveuses, des allemandes rapides, des américaines luxueuses : rien que de très ennuyeux !

Car son meilleur souvenir de bagnole, c'est cette Simca 1300 que son statut d'inévitable insurgé devait préserver lors de la Révolution et qui, pour celle qu'il aimait, le rendrait « respectable », sinon « légitime »... lui qui était prêt, par ailleurs, à allumer la mèche qui mettrait le feu à ce vieux monde égoïste !

Dieu qu'il était bête !

6 janvier 1998.

OceanofPDF.com

Un ange nommé « Apple »⁶

OceanofPDF.com

Chicago, 1972

J'entendis un bruit dans l'escalier. Trois ou quatre hommes, pas moins.

À force de me cacher, je suis devenu une vraie mécanique : une mécanique toute noire puisque je suis *Black Panther*.

À l'école du *Party*, cela constituait une leçon entière de « l'enseignement théorique » : savoir sauter du lit en silence, comme un félin, comme une panthère... noire, et là, attraper le fusil à canon scié avant de se terrer dans un angle de la pièce.

Pourtant, ce jour-là, j'ai su que j'allais mourir de toute façon.

Je l'ai su parce que, dès la première seconde, j'ai eu peur. J'ai eu peur comme ces putains de richards blancs, le soir, à *Central Park*. Oui, j'ai su que j'étais bon pour le grand saut.

J'ai attrapé le fusil juste comme la porte commençait à être trouée et que ça sifflait déjà drôlement autour de moi. En tout cas, j'ai tiré. Et pas au hasard, mais là où devaient se trouver ces salauds du FBI.

Et puis soudain...

Ah, ça fait bizarre des balles dans le ventre. Mais j'ai pensé que demain, un jeune frère noir arriverait à l'école du *Party* et prendrait ma place.

Et je crois bien que c'est là que je suis mort...

*

Et j'ai dit :

– Merde, alors, ce fi'd'pute de pasteur avait raison !

Parce que devinez un peu où je me trouvais ? Ah ben, ça pouvait être que le paradis.

L'ange, un blondinet aux yeux bleus genre éducation à Boston, me souriait.

Alors je lui ai dit :

– Mais t'es un putain de Blanc ?

Vous me croirez pas, hein, ben aussitôt, l'angelot est devenu plus noir que mon grand-père Samuel qui ramassait le coton, là-bas, en Louisiane. Alors j'ai pensé : « Apple, mon frère, tu vis un grand moment » et juste là, l'ange a répondu :

– Exagère pas. Te fais pas plus con que t'es déjà, mon vieux Apple.

Ah, faut que j'explique : mon vrai nom, c'est pas « Apple », mais dans ma vie terrestre, tout le monde m'appelait comme ça. Apple, c'est la pomme, le cave, vu que je file toujours mes frusques aux pauv'frères nécessiteux comme Saint-Martin, qu'était un centurion romain d'origine afro mais c'est les Blancs qu'ont écrit l'histoire, comme d'habitude.

À c'moment, l'ange a expliqué :

– Écoute, Apple, écoute bien. Quand t'es mort, au même moment, au centième de seconde près, vous avez été huit à clamser. Sans compter les salauds, mais eux, ils vont chez le camarade Lucifer. Alors c'est comme chez le dentiste : tu vas rejoindre les sept autres en attendant de rencontrer Dieu.

D'accord, mais quand même, là, j'ai demandé :

– Il est d'quelle couleur, Dieu ?

L'putain de fi'd'pute d'ange m'a répondu des trucs que je répéterai pas, tellement c'est grossier, puis il m'a poussé dans un couloir où il y avait d'autres pauvres types plus ou moins cafardeux : les mecs qui avaient passé l'arme à gauche en même temps que moi.

On s'est mis à causer et aujourd'hui, je peux dire que c'était vraiment une chouette équipe.

Ça a commencé avec trois Vietnamiens, et c'est le plus vieux qui m'a causé. C'est d'ailleurs à cette occasion que je me suis aperçu que je comprenais le vietnamien :

– Cher camarade, bienvenue dans notre petite communauté démocratique et progressiste. Nous avons tous trois été tués par une bombe lancée par les impérialistes yankees.

J'ai répondu :

– Apple, zigouillé par le FBI. Enchanté.

C'est alors qu'un jeune putain de Blanc s'est levé et m'a tendu sa pogne en disant ;

– Harrys, militant antiguerre de l'université du Maryland. J'ai été tué au couteau par un ancien marine affilié à la CIA.

Bon, faut être honnête, il y a quelques Blancs sympas. J'ai donc serré sa paluche.

Ensuite, ce fut un mec avec une serviette de table sur la tête :

– Membre d'une organisation palestinienne. Abattu alors que je bottais le cul de l'ambassadeur US en Jordanie.

Je répondis gravement :

– Nous avons le même combat !

Puis ce fut le tour d'un barbu avec un béret sur la tête :

– Abattu par un fantoche dans la banlieue de La Paz grâce aux renseignements de la CIA.

Je répondis :

– Notre lutte est commune !

Même que je commençais à penser que je saurais bientôt plus quoi répondre. Heureusement, il n'en restait qu'un, vêtu d'un jeans de velours et d'un blouson de cuir :

– Robert Taffani, étudiant en histoire à Jussieu, maoïste et dynamiteur du FLB⁷. J'allais en banlieue lancer un cocktail Molotov contre la villa de l'attaché culturel US, lorsqu'une Ford de l'ambassade m'a fait une queue de poisson qui me fut fatale. Probable que les flics français les avaient affranchis. J'espère que mes camarades croiront pas à un accident de la route...

J'allais lui expliquer que les techniques des barbouzes de tous les pays sont connues, quand ils se mirent tous à émettre des regrets, à parler de leurs projets inaboutis. Pour pas être en reste, j'ai dit :

– Des projets ? J'en avais plein la tête !

C'est alors que l'ange est entré sans frapper et, fugitivement, je me suis dit que le paradis, c'était bordélique. N'empêche, c'est à moi qu'il s'adressa, l'ange :

– Apple, toi qui es pas mal con, Dieu veut te voir en premier.

J'étais en pétard qu'il m'asticote, alors j'ai répondu :

– Dis donc, fi'd'pute d'ange, tu peux pas causer comme un vrai ange, non ?

Ce petit salaud s'est marré puis il a claqué des doigts :

– Magne-toi le train, Ducon, Dieu n'attend pas.

Bon. Alors j'ai suivi.

*

Pasteur bonimenteur et imposteur ! Dieu avec sa longue barbe blanche, hein ? Je t'en foutrais !

Dieu, il était installé dans un rocking-chair, à l'aise. Quelque chose d'Yves Montand, une gueule grave et assez classe. Cinquante à soixante ans, des yeux verts, le visage noble mais un peu fatigué. Il portait un vieux

Levi's de velours gris à bretelles rouges et une chemise à carreaux. A portée de sa main, une bouteille de café froid et des Gitanes à bout filtre. J'étais soufflé. Je balbutiai :

– Alors comme ça, vous êtes Dieu ?

Il s'est marré en répondant :

– Hé oui, mon gars. Remarque, j'y suis pour rien. J'ai jamais su pourquoi c'était moi. Dis, tu fais la gueule ?

– Ben vous êtes blanc...

Il devint tout noir :

– C'est mieux ? Tu préfères ça ?

Malheureusement, il avait conservé ses yeux verts. Nous autres, on a beau être toujours séduisants, franchement, un Noir aux yeux verts, c'était horrible. Je répondis :

– Ben, finalement...

– T'es un capricieux, toi !

Mais Dieu redevint blanc et précisa :

-Tu sais, ici, les couleurs, ça n'a pas de sens.

*

Ici-bas, enfin je veux dire là-haut, le temps ne se mesure pas. Dieu et moi, on a causé longtemps. Je sais pas pourquoi, mais j'avais le don de le faire rire. Nous sommes donc devenus des vrais potes et je roulais des mécaniques dans les couloirs.

C'est bien, le paradis. Peut-être a-t-on remarqué, c'est rien que des gens de gauche, hein ?

Pourtant, même que j'étais son ami, il ne voulait pas céder.

J'ai insisté. Ça a duré longtemps, un vrai siège : Sedan, Sébastopol, Alésia, et Troie mis bout à bout.

Il voulait bien faire une exception pour moi, mais il ne voulait pas entendre parler des sept autres, alors on a collé des affiches en vue d'organiser une manif au paradis.

Il y avait du monde. C'était sympa, question climat. Tiens, on avait mis Jésus en tête, au cas qu'il y aurait des coups à prendre et on avait cloqué Karl Marx au mégaphone : avec son accent allemand, Marx, il impressionne toujours. On avait même un petit groupe « d'inorganisés » qui gravitaient autour de la bande à Bonnot.

Dieu a cédé.

Il nous a tous convoqués dans son burlingue, les trois Viêt-cong, le Palestinien, le Français, le guérillero et moi.

Il avait l'air fumasse, Dieu. Heureusement, il s'est servi un triple scotch et ça l'a détendu pour son speech :

– Les mecs, c'est une belle connerie que je fais là. Il n'y a pas de règlements, mais autoriser des types à redescendre sur terre, quelque chose me dit que ça se fait pas. Enfin, comme ça, je verrai jusqu'où je peux aller... Mais entendons-nous bien : vous pouvez redescendre sur terre réaliser votre projet, mais sans changer votre objectif initial, celui que vous aviez en tête quand les salauds vous ont flingués. Concernant les moyens, vu que vous êtes des fantômes, vous aviserez. Vous pouvez également remonter dans le temps, disons jusqu'en 1968, pas davantage. Tout cela ne s'applique pas à Apple qui n'avait aucun projet, quoi qu'il en dise. Sa tâche consistera à faire un peu d'agit-prop.

*

Je me sentais emprunté avec mon suaire noir et mon boulet blanc. Tout le paradis se foutait de moi et certains critiquaient ouvertement mon attitude.

Le Français avait coquettement agrafé un badge de Mao sur son suaire et le Palestinien avait noué une serviette de table par-dessus le sien.

Quand Dieu nous a vus, il a piqué une crise et nous a renvoyés aux vestiaires : on irait en civil.

Après un copieux petit déjeuner, on est devenus invisibles, selon la procédure mise au point par Dieu. Puis on y a été, mais l'un après l'autre : chacun son tour !

*

Ce fut d'abord le guérillero bolivien. Sur l'écran géant du paradis, on le vit inspecter la porte déchiquetée contre laquelle il avait été abattu. Puis il haussa les épaules.

On le vit encore s'agiter, clé anglaise à la main, auprès d'un hélicoptère. Et il remonta, mains dans les poches, l'air apaisé.

Le lendemain, 27 avril 1969, la presse mondiale annonçait l'accident d'hélicoptère dans lequel le général-président Barrientos venait de trouver la

mort.

Notre copain mais aussi « Che » Guevara étaient vengés.

*

Les Viêt-cong employèrent la ruse. Les premiers, ils annoncèrent aux journalistes des petits événements, toujours précis, toujours exacts. Aussi, quand ils invitèrent la presse à se rendre dans un endroit un peu bizarre, les journalistes se précipitèrent et le monde écœuré apprit l'existence du bain US de Poulo-Condor...

*

Harrys, parfaitement invisible, s'approcha de Richard Nixon, endormi dans le lit conjugal. Il eut d'abord une réaction émotionnelle puisqu'il cracha dans l'œil du président qui, s'éveillant, porta un doigt à sa paupière et en ramena une substance baveuse.

Nixon avait beau n'être que Nixon, c'est-à-dire bien peu de chose, il comprit vite que seule sa femme avait pu lui mollarder dans l'œil aussi lui expédia-t-il une droite sévère.

La First Lady éprouva d'un doigt prudent ses dents déchaussées et cacha sa surprise lorsque Richard Nixon lui dit :

Tu sauras ce qu'il en coûte de glavioter dans l'œil du Président, salope !

Prenant son oreiller dans le but de faire chambre à part, elle répondit avant de sortir :

– Mon pauvre Richard, les démocrates ont raison, tu es un caractériel.

Nixon se rendormit d'un sommeil lourd. Pendant des heures, d'une voix suave, Harrys lui répéta :

– La clé de ta réélection se trouve dans l'immeuble du Watergate !... La clé de ta réélection...

*

Le Palestinien céda lui aussi à l'émotion. Il pénétra dans l'ambassade US où il avait trouvé la mort. L'ambassadeur des États-Unis donnait un cocktail. Surgissant, invisible, derrière le représentant de l'État US, le Palestinien botta avec une rare violence le cul de l'Américain. Ses invités,

perplexes, virent l'ambassadeur s'élever dans les airs et retomber au milieu des petits fours et des loukoums en se massant l'arrière-train de cet air douloureux qu'on voit aux grands stigmatisés.

Là-haut, l'épisode burlesque amusa Dieu qui suivait l'action sur grand écran. Il remarqua cependant :

– C'est pas désagréable à voir, mais qui va populariser l'action de notre camarade ? C'est un peu aventuriste.

En bas, le Palestinien passa aux choses sérieuses. Vous souvenez-vous que, tout récemment, Arafat a été malade pendant deux jours ? On a même parlé de profonde dépression...

Eh bien, voilà l'explication...

Cette nuit-là, Arafat prenait le frais en regardant le désert lorsqu'une voix lui dit :

– Commence par négocier avec l'extrême gauche israélienne.

Arafat sursauta et regarda autour de lui. Rien, juste le désert et un chameau. C'était bien peu. Tentant de cacher son flip, et non sans une certaine gêne, Arafat s'adressa au chameau :

– Pardon ? Vous disiez ?

La voix retentit de nouveau mais, comme le chameau n'avait pas remué les lèvres, Arafat dut se rendre à ce qui lui semblait une effarante évidence :

– Merde ! Un, ce chameau parle ! Deux, non seulement il parle, mais il est ventriloque !

Le leader palestinien alla se coucher avec une forte fièvre mais n'empêche, n'empêche..., l'idée suivait son chemin : négocier ? Pourquoi pas ?

*

Le Français maoïste serra les mains et descendit sur terre, silencieux, invisible : sauf pour nous.

Il arriva au métro Jussieu où, face à face, des CRS et des manifestants s'observaient. Puis, brusquement, les CRS chargèrent.

Nous, au paradis, nous étions attentifs parce que tout de même, les matraqués, c'était les camarades maoïstes du Français.

Alors que le Français allait entrer en lice, Dieu se pencha vers moi et souffla :

– Pas de CRS au paradis ! Pas de « ça » chez moi ! Jamais ! Je le leur ferai savoir par un intermédiaire littéraire !⁸

Sur terre, le Français invisible s'énervait du navrant spectacle de ces brutes frappant de charmants étudiants. Il se baissa et fit tomber un CRS qui avançait. Un autre s'essuya un méchant coup de latte dans les joyeuses. Un troisième, qui regardait sans comprendre ses collègues à terre, entendit une voix sépulcrale, et qui venait de nulle part, lui souffler à l'oreille :

– Pose ta matraque !

Étonné, le CRS regarda autour de lui et ne vit que son chef qu'il observa avec attention. De son côté, le chef fut surpris et légèrement inquiet du regard intense de son subordonné. Les choses en étaient là lorsque la voix invisible répéta à l'oreille du CRS :

– Abruti ! Je te dis de poser ta matraque ! C'est un ordre !

Docile, le CRS tendit sa matraque à son chef, lequel le regarda avec incrédulité. De son côté, le CRS se dit que le chef s'entraînait pour le gala annuel des CRS, entre la représentation du ballet amateur *La Lacrymo du lac des cygnes*, dansé par des collègues en tutu, et l'exécution de *L'Hymne à la joie*, par le quatuor des CRS pétomanes.

Cependant, la voix invisible chuchota :

– C'est très bien. À présent, ôte ton casque.

Le CRS était béat d'admiration : les lèvres de son chef n'avaient pas même bougé. Ébloui devant un tel artiste, le CRS tendit son casque à son chef qui vacilla sous la surprise.

La voix de notre copain reprit :

– C'est parfait ! Maintenant, tourne la tête de l'autre côté.

Cette fois, pourtant, notre CRS ne put se retenir et il s'adressa à son chef en des termes qu'il choisit avec un grand soin :

– Chef, je suis perclus d'émerveillement et je vous prie d'agréer mon admiration sans bornes distinguée et la considération respectable de mon respect salutable et tout le toutim, quoi !

Le chef, qui n'avait pas entendu la voix de notre copain fantôme, se mit à trembler mais, étant officier, il décida de reprendre la situation en main :

– Il n'y a pas de quoi, mon bon ami !

– Et modeste, avec ça ! rétorqua le CRS ému.

Cependant, la voix invisible reprit :

– Tourne ta tête !

Obéissant en fidèle ami des artistes, le CRS tourna la tête.

Rapide comme l'éclair, notre copain saisit la matraque des mains du chef, frappa un grand coup sur le crâne découvert du CRS et glissa de nouveau la matraque dans la main du chef

Une lueur de haine passa dans les yeux du CRS lorsque, se retournant, il vit la matraque encore chaude entre les mains de son supérieur. Néanmoins, la discipline l'emporta sur l'instinct primaire pourtant très développé chez les CRS.

Nous, au paradis, on était désolés pour notre copain qui resta prostré quelques secondes lorsque, se reprenant, il eut une nouvelle idée. En effet, il se plaça derrière le chef et tira sur les deux joues de celui-ci, vers le haut. Ainsi relevées, ses babines formaient une manière de sourire...

Le chef, qui ne suivait plus, ne contrôlait rien, s'abandonna à ces mains invisibles qui lui faisaient, pensait-il, un massage facial.

En revanche, le CRS matraqué s'emporta :

– Pourri ! Immonde ordure ! Et en plus, ça te fait marrer ? Tiens, salaud !

Il matraqua son chef avec sauvagerie.

Un capitaine survint, en survêtement de combat, tenue de base des CRS en campagne.

Aussitôt, notre copain invisible le contourna et tira de toute ses forces sur le pantalon de survêtement, le baissant jusqu'aux chevilles.

En slip de dentelle, le capitaine se dit qu'on allait tout savoir de ses petits secrets. Qui donc avait osé ? Il se retourna et vit un sergent qui, par réflexe, surmonta son trouble à la vue de la lingerie fine de l'officier et salua réglementairement.

Le capitaine s'emporta :

– Oh, c'est trop d'hypocrisie !

Et il gifla le sergent qui, ivre de colère, rétorqua : « T'as tes nerfs, mignonne ? » avant de matraquer le capitaine de haut en bas puis de droite à gauche.

Notre copain, qui avait pigé le truc, virevoltait de l'un à l'autre, multipliant les prétextes à rixes subalternes et bientôt, deux cents CRS se frappaient les uns les autres en une scène de guerre civile.

Au paradis, Dieu fit pipi dans son Levi's tandis que les anges entonnaient *La Ravachol*.

Les étudiants, intéressés, posèrent leurs barres de fer pour suivre l'affrontement fratricide qui décimait les forces dites de l'ordre.

On se souvient peut-être que fin mai 1971, *Le Monde*, dans un grand article, fit état d'une « certaine morosité chez les policiers »...

*

Le Diable, ivre de rage, menaçait de renvoyer sur terre une petite formation d'élite qui, sac au dos, n'attendait qu'un ordre. Parmi les joyeux drilles, on notait Hitler Adolf, Mussolini Benito, Pétain Philippe, Hiro-Hito...

Dieu négocia tandis que je descendais dans cette vallée de larmes. C'était bien mon tour, non ?

Je disais au revoir lorsqu'un voile épais recouvrit toutes choses...

*

Je clignais des yeux quand mon patron me secoua du pied en disant :

– J'te paye pas à roupiller ! Décharge le Dodge !

Alors je me suis levé et j'ai commencé à décharger le Dodge.

Bien sûr, j'avais rêvé, comme tous les pauvres Noirs qui, aux USA, n'ont que cette possibilité. Rêver ou se jeter dans l'Hudson.

Pourtant, le croiriez-vous ?

J'ai entendu rigoler. Et puis une voix reconnaissable entre toutes : celle de Dieu. Il avait un ton relax :

– C'est quand même toi le plus con, mon pauvre Apple ! Ah, t'aimes bien rigoler ? Ben moi aussi !... Remarque, mettre en portefeuille le lit de Dieu, faut oser !... Alors tu vois, quand t'as voulu redescendre sur terre, je ne t'en ai pas empêché. Mais pour ce qui est de remonter : *niet* ! Qu'est-ce que tu veux, faut quand même que je me fasse respecter un minimum, je suis Dieu, après tout ! Pour revenir, t'attendras d'être mort. Sans rancune, vieux frère ?

J'ai réfléchi toute la nuit à une riposte parce que le paradis, je m'étais habitué et c'est quand même très chouette. Je vous ai dit que c'était plutôt de gauche ? Il me semble, hein ?

Au matin, j'avais ma contre-attaque, mais la presse l'a très bien racontée. Tiens, voilà l'article :

UN KAMIKAZE.

Nouvelle flambée de violence en perspective ? Cette nuit fut marquée par un premier incident grave. À 23 heures, un jeune Noir des « Black Panthers », Jonathan « Apple » Whilfield, pistolet-mitrailleur au poing, s'est lancé à l'assaut de l'antenne du FBI à Chicago »...

Je vous passe les détails. L'article se terminait ainsi :

Jonathan « Apple » Whilfield gisait, mort, dans l'entrée. Un étrange sourire illuminait son visage, comme s'il avait fait une bonne blague à

Ce que ce salaud de journaliste blanc se garda bien de dire, ce fut le terrible coup de tonnerre qui retentit à l'instant où moi, « Apple », je rendis le dernier soupir.

Un coup de tonnerre d'une violence inouïe dans un ciel tout bleu. Un coup de tonnerre inhabituel, comme saccadé...

Quelque part dans un de ces taudis que nous réserve sans troubles de conscience une Amérique arrogante, un vieux Noir dit à sa femme tremblante :

– Ma parole, m'ame Parker, ça peut être que le rire de Dieu lui-même !...

1972-janvier 1998.

OceanofPDF.com

Version light

OceanofPDF.com

Livide, il reposa le journal et regarda autour de lui ce monde qu'il ne comprenait plus.

Au comptoir, le patron du troquet, crispé, s'escrimait sur une calculette dont notre homme avait aperçu, en entrant, les touches servant à extraire des racines carrées et autres horreurs : au lycée, il n'avait jamais été fort en maths, comme il sied à tout littéraire de bonne souche.

Près de l'entrée, un jeune type boutonneux était aux prises avec une machine dont il n'aurait pu définir la fin dernière. N'est-ce pas, cela tenait vaguement de l'ancien flipper, mais on notait l'absence de boules dans cette machine qui émettait par ailleurs des sons dignes des films de science-fiction.

Ce troquet futuriste, ou peut-être simplement très actuel, créait chez l'homme un certain malaise.

Il y était entré par superstition, parce que la dernière fois qu'il cherchait un emploi, c'est dans un bistrot qu'il avait trouvé, en moins de cinq minutes, en feuilletant un quotidien.

Mais cela remontait à...

*

C'était en 1972.

On cherchait un cadre, époque heureuse où l'âge ne constituait pas un critère de sélection.

À vingt-cinq ans, bardé de diplômes universitaires de lettres classiques, il l'avait emporté... faute d'autres concurrents.

Plus d'un quart de siècle ! Un quart de siècle dans cette maison d'édition où, la crise aidant, il en vint à dépasser ses fonctions de traducteur du grec et du latin pour devenir chauffeur, comptable, livreur, balayeur, responsable des expéditions...

Un quart de siècle à se battre pour éviter que la maison d'édition *Lettres en Liberté*, spécialisée dans les textes classiques, ne dépérisse.

Et puis, voilà quinze jours, l'âme de la maison, Lucien Herr, 94 ans, s'était éteint en laissant son personnel – lui ! – dans la tristesse.

Et sans emploi.

*

Tout cela lui semblait surréaliste. Quoi, un homme de cinquante ans pouvait ne correspondre à aucune annonce ? Certes, il convenait que le caractère familial de *Lettres en Liberté* le préparait mal au monde d'aujourd'hui, mais de là à n'être rien, inutilisable : comment l'admettre ?

Ce quart de siècle avait passé bien vite auprès d'une femme-enfant qui, délibérément, préférait se vouer à « son intérieur » que tenter sa chance avec un vieux diplôme des Langues-O.

Ils s'aimaient tendrement et avec simplicité.

Il ne quittait la chaleur des éditions *Lettres en Liberté* que pour retrouver le cocon où l'attendait sa bien-aimée.

Il sourit en se souvenant comme, après le dîner, tandis qu'il s'escrimait à truffer de notes des textes d'Appien ou de Dion Cassius, elle passait la tête à dix reprises pour s'assurer qu'il ne manquait de rien.

Dans ces moments-là, il lui arrivait de se croire un homme d'une certaine importance. Un rameau presque invisible de la connaissance et donc, une clé de l'avenir.

À ceci près que l'avenir, semble-t-il, n'avait que faire de la culture et des vieux mandarins qui la servaient avec modestie. Il aspirait à autre chose, l'avenir, et, par exemple, fabriquer un monde de technologie barbare où, sans jamais interdire les philosophes humanistes et les poètes sublimes, on les rendait inaccessibles – ce qui revenait strictement au même.

C'était un monde terrifiant qui n'aurait pas déplu aux dictateurs fascistes des années 30 : dur, impitoyable aux faibles, fabricant de la peur, de la détresse, du chômage et de la misère en toute connaissance de cause. Mais à la différence des fascistes, on n'avait pas recours à la violence, aux uniformes et au décorum : les grands opérateurs conservaient l'anonymat. Et, subtil artifice, le système avait promu une classe de « communicants » qui, sans jamais remettre en cause rien d'essentiel, offrait par son théâtre médiatique d'apparences les satisfactions d'une bonne conscience en défendant une cause au détriment d'une autre – comme on le vit au Rwanda, génocide dont on a égaré la bande-son...

Oh les salauds !

Oh les immondes salauds aux milliers de complices !

Ah les porcs tapis dans l'ombre qui avaient patiemment construit ce Métropolis *new-look* – voir le RER à huit heures du matin – où tout est verrouillé, où la démographie sans contrôle fabrique sans trêve des foules passives dont le nombre immense décourage tout insurgé en puissance.

Il eut envie de sortir, d'ameuter les populations endormies dans la torpeur, de crier au fascisme masqué dansant gracieusement le menuet avec son jumeau le libéralisme.

L'évidence du complot, paradoxalement, empêchait son explication. Les valeurs essentielles avaient sombré dans le ridicule, voire la suspicion. Plus trace de l'honneur. De l'esprit chevaleresque. Du fort assistant le faible de sa main gantée d'acier. Plus d'esprit critique et moins encore rebelle.

Fascisme « light », comme les cigarettes.

*

Faisant taire son affolement et sa terreur, il s'obligea à relire les annonces du journal. Si ce n'était pour lui, il fallait pourtant qu'il assure de quoi vivre à celle qu'il aimait.

Il se concentra sur la lecture du *Monde*, rubrique « cadres » mais, bientôt, telle une danse macabre, les mots virevoltèrent devant ses yeux épouvantés : *Business researchers, Benchmarking manager, Business analysts, Sales manager, Responsable marketing* stratégique, consultant en organisation. « Vous avez l'esprit jeune, sportif et combattant : nous recherchons de jeunes commerciaux ». « Directeur des ressources humaines, cherche directeur export stratège et homme-orchestre ». Cherchons jeune cadre financier gestionnaire d'actifs, contrôleur de gestion pour société de conseils et d'ingénieries en systèmes informatiques, managers d'activité, directeur d'un centre de profits, chef de projets terminaux GSM...

« Est-ce ainsi que les hommes vivent ? » questionnait Aragon, qui n'avait encore rien vu !

On n'avait jamais autant parlé de « communication » qu'en cette époque où l'on blousait le peuple dans le silence des salles de conférences lambrissées des grandes entreprises ! On ne se rendait même pas compte que la moitié de ces annonces avaient un caractère franchement militaire !

Tous les chacals capitalistes, toutes les hyènes de la Bourse étaient là : Bouygues, Matra, Caterpillar, Lyonnaise des Eaux, SGS-Thomson. Tous là dans la nuit bleue comme autant de chefs de bandes à chemises brunes attendant l'humanité au coin de la rue pour la transpercer de ses longs couteaux...

*

Il se leva.

Il allait vendre son petit trois pièces.

Il existait certainement des pays où les gens ne parlaient pas tout seuls en pleine rue dans des téléphones mobiles. Des pays où l'on saluait le voisin, assistait l'inconnu en difficulté. Des pays pauvres, sans doute, pas encore touchés par la grâce du progrès, mais où l'on respectait les anciens, les femmes, les enfants et les faibles, où l'on se montrait fidèles à des codes d'honneur vieux de centaines d'années.

Il sourit, émerveillé à l'idée de commencer une nouvelle vie plus simple, plus authentique, à des années-lumière de ces sociétés où le clinquant tient lieu d'humanité.

Il sourit et, pour parler comme ces malheureux castrats de cadres sup' bilingues, il murmura :

– *Farewell, dear old Europe !*

28janvier 1998.

OceanofPDF.com

Panne sèche

OceanofPDF.com

C'était en 1537, en Espagne, dans la région de Saragosse.

On parlait de la peste, son arrivée imminente annoncée par des hommes à cheval qui fuyaient vers le nord à bride abattue : à ceux-là, assez naïfs pour expliquer leur panique, on interdisait aussitôt, et sans pitié, les points d'eau.

En chaire, les prêtres ne manquaient pas l'occasion de fustiger un certain relâchement des mœurs. Il n'en était rien, certes, mais l'église se plaît, en toutes situations – fussent-elles dramatiques – à en revenir au dogme, sachant que la crainte est le principal vecteur de la foi.

On disait que la garnison de Saragosse, par peur de l'épidémie, avait renoncé à l'eau pour s'adonner à la boisson des vins et des alcools. Il en résulta des rixes, des duels et un laisser-aller de la troupe propice aux entreprises des voleurs, assassins et violeurs. Il va sans dire que ce désordre incessant inquiétait davantage encore des populations qui, cependant, hésitaient toujours à se lancer sur les routes de l'exode, abandonnant l'essentiel de leurs biens et s'exposant à de nouveaux périls.

Ceux qui arrivaient de Saragosse étaient rares car aller vers le sud, c'était une façon d'embrasser à pleine bouche la camarade hideuse. Pourtant, ils furent quelques-uns, souvent des marchands venus récupérer leur argent. Ils colportaient des bruits invérifiables qui terrorisaient hommes, femmes et enfants.

Ils disaient qu'un matin du jour précédent, les chiens avaient quitté la ville tous ensemble, en formation serrée autant qu'inquiétante puisque éloignée de toute querelle et ordonnée, insensible à l'appel des maîtres, poussée par quelque force qui semblait surnaturelle.

Ils disaient encore que les coqs chantaient au mitan de la journée, qu'il était né un veau à trois têtes et que les anguilles sautaient des rivières pour trouver une mort rapide sur les berges écrasées de soleil. Ceux-là, qui parlaient beaucoup, ajoutaient que les ânes, ces bêtes par nature impudiques, regardaient les femmes droit dans les yeux. Ils prédisaient qu'au dernier dimanche d'août se lèverait un soleil noir qui plongerait la Sainte Espagne et l'univers dans les ténèbres jusqu'à la fin du monde qui surviendrait lorsqu'un aigle d'or en fusion traverserait l'horizon...

Les plus bavards ajoutaient d'un air terrorisé que, dans les cimetières, des rires diaboliques montaient des tombes qu'on recouvrait pourtant, par manière de précaution dérisoire, de chaux vive. Et, à voix basse, ils disaient encore que les nouveau-nés hurlaient à la lune folle et avaient des yeux de braise.

Enfin, un marchand de chevaux, arrivé de Saragosse, racontait qu'à la grand-messe en la cathédrale de la capitale d'Aragon, trois chauves-souris s'étaient posées sur le maître-autel et que le prêtre qui, les défiant, avait soutenu leur regard de rubis, s'était consumé avant de tomber en cendres...

*

Mais, le jour qui précéda le dimanche tant redouté, un déluge de foudre s'abattit sur la région.

Dans la nuit noire que les éclairs zébraient, un moine marchait en silence, le visage caché par son grand capuchon de laine sombre.

Indifférent au tonnerre, au déluge de pluie chaude et presque incandescente, il poussa la porte branlante d'une église en ruine. Et alors... alors... Écoute, ma chérie, je suis fatigué, ce soir.

*

Ma ravissante, qui pour mon seul plaisir avait revêtu une guêpière de satin noir, des bas gris souris et des chaussures dont les talons devaient atteindre les huit centimètres, leva sur moi un regard terriblement déçu.

Comment lui expliquer ?

Certes, question imagination, je redoute moins le vide que le trop-plein, mais je ne suis qu'un homme et la double journée, ce n'est pas toujours marrant. C'est ainsi, rêver, imaginer, écrire : les heures passent, ma plume court sur le papier. Mais, le soir, en sus de ma production « professionnelle », devoir raconter une histoire aux enfants, m'étendre enfin sur mon lit et me trouver dans l'obligation d'en inventer encore une autre pour ma merveilleuse : cela fait beaucoup, n'est-ce pas ?

Dans la journée, j'avais abattu trois chapitres d'un roman expérimental, postmoderne, une demande d'un ami pour une collection qu'il comptait lancer au printemps et il me semblait difficile de passer des amours entre un travesti et un braqueur à cette sombre histoire fantastico-médiévale.

Mais, d'un autre côté, comment résister aux grands yeux tristes de ma toute belle ?

Faisant appel à mes dernières ressources, je repris d'un ton traînant :

– Comme nous l'avons vu, c'était une étrange nuit...

Jusqu'ici, stade de l'affirmation, tout va bien.

– Les éclairs aux reflets métalliques zébrant les ténèbres illuminaient le visage grêlé...

Un élément médical, cela fait sérieux, voire cosu.

– Oui, cet horrible visage grêlé du moine maudit qui voyait brûler en ricanant la petite église de style flamboyant...

Tiens, voilà, cela, c'est la fatigue : si cette saloperie d'église brûle, elle est fatalement flamboyante. Reprenons cela avec adresse :

-... style où se voyait cependant des éléments de baroque mauresque...

Un peu d'architecture, on sent le type qui maîtrise le récit en lui donnant la véracité de celui qui a vu. Sacrées vieilles ficelles des professionnels, c'est pas une « bleusaille » qui aurait songé à cela, hein ?

– Et le moine maudit au visage grêlé, me diras-tu ?

Voilà qui n'est pas idiot, et même assez fin calcul que de retourner ainsi vers l'auditeur une question dont le narrateur ignore – aléas de l'improvisation – la réponse.

Il fallait encore gagner du temps mais, cette fois, je perdis pied :

– Hein, dis donc, hé ! au fait, le moine maudit, qu'est-ce qu'il glandait, ce nase, ce radis noir, ce foutu ratichon ? Hein ?

Le regard de la toute charmante se fit sévère.

En homme d'honneur qui a failli à sa mission, je choisis de jeter l'éponge en me faisant hara-kiri :

– Eh bien, défiant Dieu, Satan, le ciel et la terre, il mit très vulgairement ses poings sur ses hanches et, forçant la voix, s'exclama : « Atmosphère ? Atmosphère ? Est-ce que j'ai une gueule d'atmosphère ? »

Elle me sourit et me dit gentiment :

– Bon, la suite demain. Passons à un gros calin, mon amour !

29 janvier 1998.

Air Chief Marshall

OceanofPDF.com

L’Air Chief Marshall était un homme heureux.

Heureux parce que fêté et honoré, décoré comme un sapin de Noël de grand hôtel, les joues vermeilles et un *check-up* des plus satisfaisants.

Il ne songeait jamais aux villes sans le moindre intérêt stratégique qu’il avait fait raser au phosphore et, y aurait-il pensé, cela n’aurait sans doute pas troublé sa digestion, influencé le cours tranquille de son transit intestinal ou altéré sa joie de se trouver à Paris, dans un palace, tous frais payés.

*

En cette fin mai 1945, la guerre en Europe s’était achevée sur la déroute des dictatures fascistes, à la notable exception de celle de l’assassin Franco.

L’Air Field Marshall n’avait plus de boulot : un militaire sans guerre... À titre personnel, il aurait bien mis une raclée aux Russes, histoire d’amortir le matériel neuf.

Si, cinquante ans plus tard, notre gratitude aux vainqueurs reste entière, eux sans lesquels nous serions nés – et sans doute morts – sous le fascisme, nous permettra-t-on de graduer cette reconnaissance ?

Plutôt qu’envers la ganache alliée professionnellement et hiérarchiquement embarquée dans la croisade anti-nazis comme elle s’embarquera sans rouspétance dans les infâmes guerres coloniales ou néo-coloniales, nous permettra-t-on d’être bien davantage reconnaissant envers le volontaire gaulliste passant par les prisons de Franco pour rejoindre Gibraltar, le pilote de chasse polonais traversant l’Europe brune pour prendre place dans une escadrille de la RAF, l’insurgé du ghetto de Varsovie, l’internationaliste du groupe Manouchian, le maquisard inconnu des Glières, la jeune femme agent de liaison du Vercors, l’imprimeur tirant dans sa cave le tract que d’autres combattants de l’ombre distribueront dans les boîtes aux lettres des petits matins d’Occupation ?

Nous permettra-t-on de faire remarquer qu’en choisissant leur guerre, les Résistants choisissaient également leur cause ?

C’est toute la différence entre un fonctionnaire et un volontaire.

*

L’Air Chief Marshall vit poindre la bombe à l’aplomb de son visage.

Détail très curieux, il ne ressentit aucune frayeur, mais une certaine excitation puisqu'il psalmodia en jubilant :

– *Go !... Go !...*

On s'étonnera sans doute qu'un technicien du bombardement qui, mieux que tout autre, peut en mesurer les effets probables, n'ait pas dans l'instant pris ses jambes à son cou.

Ou bien, en proie à une grave crise de conscience, l'Air Chief Marshall avait-il décidé de s'offrir en victime expiatoire ?

La curiosité était-elle en cause et, par exemple, l'irrépressible envie d'éprouver par soi-même ce qu'avaient ressenti les victimes des bombardements ?

La peur, la fascination, une envie suicidaire expliquaient-elles cette étrange paralysie alors que, déjà, décrochée de sa soute, la bombe dégringolait vers le visage rubicond de l'Air Chief Marshall ?

Quoi qu'il en soit, rien ne pouvait plus être tenté tandis que, parcouru d'un délicieux frisson, le maréchal de l'air rentrait la tête dans ses épaules en psalmodiant avec délectation :

– *God save the Queen !*

*

La prostituée, à cheval sur la baignoire, ramena sa jambe droite et posa les pieds sur le carrelage de la salle de bains.

Puis, chantonnant une rengaine de Tino Rossi, elle gagna les WC et saisit quelques feuilles de papier de soie.

Certes, elle était bien payée et, en outre, le client a toujours raison, mais elle ne comprenait pas ce type qui se faisait déféquer sur le visage.

Elle avait connu d'étranges clients, grands capitaines d'industrie qui, à quatre pattes, se faisaient promener en laisse et botter l'arrière-train à coups de chaussures à talons aiguille en répondant « Oua-oua » lorsqu'elle leur disait : « Couché, sale clebs ! »

Du classique.

Juste avant guerre, elle avait eu pour client un sénateur d'une région catholique qui se faisait emmailloter comme un bébé, les langes tenus en place par de grosses épingles à nourrice. Tandis qu'elle talquait le vieux cul aux chairs flasques du parlementaire, celui-ci ne manquait jamais de manifester sa joie par de piaillants « Arreu... Arreu... Bébé bien au sec ! »

Un autre classique.

Mais ce type-là, c'était tout de même du peu courant, du singulier, du déconcertant...

Et pour tout arranger, en rentrant chez elle, il lui faudrait raconter l'affaire par le menu à Maurice, son homme – « Maurice le Joli » pour les dames.

Curieux, tout de même, que Maurice tienne à être si précisément informé de toutes les phases du « bombardement » avant de partir d'un rire homérique.

L'idée de retrouver Maurice éloigna cette désagréable impression d'avoir participé à quelque chose de profondément malsain. Ce qu'elle aimait, chez son homme, c'était son côté rustique, l'aspect amours campagnardes, le côté paysan qui sait que sa chèvre peut servir à de multiples usages dans les limites du raisonnable.

Lorsqu'elle sortait de chez ce militaire de haut grade, son homme se trouvait gratifié d'une indéniable plus-value. Lui, son crâne de piaf, ses certitudes aléatoires, cette façon de montrer sa propre épaule en disant, sûr de lui : « Quand une femme a dormi laga »...

*

« Une bombe d'une tonne », songea l'Air Chief Marshall en sortant de sa « baignoire-bunker antiaérien » avant d'attraper une serviette parfumée et de s'essuyer le visage.

Il avait du vague à l'âme. Comme toujours après un « bombardement ».

Il ne cherchait pas à savoir les raisons qui le poussaient à monter soigneusement ces saynètes déconcertantes, ce délire aéro-scatologique.

Pas tout à fait idiot, et moins qu'il ne voulait le laisser croire, il sentait bien que tout cela n'était pas sans rapport avec le pouvoir, son pouvoir de maréchal de l'air, son terrible pouvoir de vie et de mort sur des milliers de personnes.

Mais à quoi bon remettre en cause le pouvoir : ne l'avait-il pas cherché sa vie durant ?

Il aurait pu approfondir cette pensée : après tout, c'était certainement la bonne direction. Mais il ne le souhaitait nullement, sachant bien, par ailleurs, que c'était là pensée dangereuse et peut-être pente fatale.

Il se servit un scotch en se demandant si, de retour à Londres, il pourrait se livrer encore à cette étrange manie. Ce n'était sans doute pas prudent, mais il existait d'autres villes en Angleterre, avec des ports, des prostituées blasées par le nombre et la variété des marins.

Il ne fallait pas s'inquiéter.

Rassuré, il se demanda s'il ne pourrait pas peaufiner sa technique. Tiens, par exemple, lors du prochain « bombardement », pourquoi ne pas se munir de lunettes à verres neutres peintes en bleu, façon « défense passive » ?

Comme pendant le Blitz.

Formidable !

2 février 1998.

OceanofPDF.com

Homme à femmes, homme infâme

OceanofPDF.com

Il pénétra dans la boîte, illuminée comme un aquarium de restaurant chinois et traversée tant bien que mal par des lasers roses et violets assez faméliques.

Il affichait, à dessein, une certaine lassitude résignée, celle du grand fauve de savane égaré près d'un clapier à lapins du côté de Saint-Chéron.

Il se disait que, normalement, une telle attitude devrait intriguer les nombreuses femmes présentes.

Sauf que personne ne fit attention à lui.

*

C'était un samedi soir tranquille, à Romainville. Un soir comme l'espérait notre homme, vieux dragueur tout-terrain qui, grillé sur la place de Paris, explorait à présent la banlieue.

Romainville lui avait semblé une bonne réserve de chasse : des HLM et des quartiers à pavillons avec jardins tristes – sauf pour les propriétaires, sans doute, qui s'échinaient à cultiver des géraniums ou, la crise aidant, à faire pousser des poireaux.

Dans tous les cas, ce brassage social, logiquement, devait varier les proies et multiplier les chances de succès.

Ayant sillonné cette banlieue, il avait rapidement dégotté ce qui devait être le théâtre de ses exploits : un vieux rade, le *Nuits de Chine*, transformé en boîte et faisant karaoké le samedi soir.

Notre blaireau – nous l'appellerons donc « Blaireau » – avait dépassé la cinquantaine.

Beaux cheveux bruns, en grande partie disparus sous l'assaut d'une calvitie entreprenante, belles dents fausses, beaux abdos adroitement dissimulés, pour éviter toute ostentation, sous de confortables amas graisseux : le blaireau, force est d'en convenir, n'était pas de première fraîcheur.

Il portait un blazer marine acheté à Londres huit ans plus tôt, et dont il n'arrivait plus à fermer les boutons, une chemise d'un blanc suicidaire qui appelait la tache, une cravate club des années trente qui lui venait de son père et un pantalon gris. Avec cela, pour faire jeune, des mocassins américains de marque Sebago.

Il s'était inscrit au karaoké où, d'emblée, tout sembla foirer puisqu'il n'avait plus le choix qu'entre *Dactylos Rock* et *Tous les garçons et les filles*.

Deux heures passèrent, mornes, tandis qu'il se demandait : « Qu'est-ce que je fous ici à écouter chanter tous ces pauvres cons ? »

La plus belle fille de la boîte, environ vingt-cinq ans, se tenait au premier rang et il ne pouvait l'apercevoir que de trois quarts.

La proie rêvée. C'est qu'on ne la lui faisait pas, à lui : une jeune femme, n'est-ce pas, cela sort peut-être avec des types de son âge, mais...

Il l'observa : tendre, fraîche, très jolie et bien sûr, inexpérimentée. Or, justement, notre blaireau se percevait comme un superexpert. Et puis la vie lui avait donné raison lorsqu'il avait dégotté le créneau idéal : la femme de vingt-cinq-trente ans, fraîchement mariée et déjà déçue par l'inexpérience du jeune époux. Des jeunes femmes qui ressentaient le besoin d'être initiées à l'amour physique. Et lorsqu'elles hésitaient, l'argument massue :

– Votre mari, il sera le premier bénéficiaire, celui qui en profitera tous les jours, alors : c'est pas tromper, ça, c'est rendre service !

On s'en épouvantera sans doute mais le fait est là : cela marchait !

*

Son tour arriva.

Il reposa son quatrième « baby » en un geste qui annonçait l'homme de grande classe et monta sur la petite estrade minable du *Nuits de Chine*, sis à Romainville, Seine-Saint-Denis. Tout de même un peu ému : diable, il s'agissait de son premier karaoké.

La musique envahit la salle, les paroles défilèrent sur l'écran, il commença à chanter et, en une seconde, comprit la règle d'airain du karaoké : personne n'écoute personne. Et s'il s'était ennuyé en écoutant les autres, c'est à présent lui qui emmerdait tout le monde.

Un play-boy, un « homme couvert de femmes », comme il fut dit de Pierre Drieu La Rochelle, eh bien, il ne cède pas devant l'adversité et, malgré « la jeune proie » très gironde du premier rang qui comparait avec sa copine, et à voix haute, les mérites respectifs de René Dhéry et Naf-Naf, malgré ce public abject qui ne lui prêtait pas la moindre attention, pas davantage que s'il avait été une Cocotte-Minute posée sur la scène et qui ferait tourner sa petite toupie, eh bien, il commença, crânement :

– « Tous les garçons et les filles de mon âge se promènent dans la rue deux par deux »...

Depuis combien de temps n'avait-il pas chanté cette rengaine ?

– « Tous les garçons et les filles de mon âge savent bien ce que c'est qu'être deux »...

La première fois qu'il l'avait entendue, ce devait être en 1962. Mais comment en être certain ?

– « Et les yeux dans les yeux, et la main dans la main, ils s'en vont, amoureux, sans peur du lendemain »...

Oui, en 1962. Il aimait déjà les filles mais pas du tout comme aujourd'hui. Il s'en souvenait, de cette première audition. Il était en vacances dans les Vosges. Ah, ces crises de rire, les myrtilles sous le feuillage, les balades au bord du torrent avec les copains et les copines, le vieux transistor craquouillant !

– « Oui mais moi, je vais seule, par les rues, l'âme en peine, oui mais moi, je vais seule, car personne ne m'aime... »

Papa et Maman, disparus depuis, l'attendaient gare de l'Est et eurent du mal à le reconnaître tant il avait grandi. Quel âge, à cette époque ? Quatorze ans, bientôt quinze.

Il répéta à mi voix :

– « Personne ne m'aime »...

Il eut envie de pleurer et ne put retenir deux grosses larmes.

C'est vrai, pauvre Blaireau, il n'avait plus de papa, plus de maman, sa femme avait obtenu le divorce et ses gosses le prenaient pour un con...

Incapable de chanter, il regardait l'écran où défilaient les paroles comme s'il s'agissait d'un message personnel envoyé par quelque force obscure chargée de le démoraliser : « Mes jours comme mes nuits, sont en tout point pareils, sans joie et plein d'ennui, personne ne murmure "je t'aime" à mon oreille »...

La salle, heureuse de pouvoir sortir de la torpeur qui la gagnait et de susciter un peu d'ambiance – « *Saturday night fever* » oblige –, commença à le siffler.

Avec beaucoup de dignité, il posa le micro et retourna à son scotch.

*

Il ne savait plus très bien le nombre de « baby » qu'il avait engloutis. Huit ou neuf, peut-être davantage.

Il ne savait pas non plus qui était la fille assise en face de lui, à sa table, ni pourquoi il lui parlait :

– Mon idée, c’était de faire l’amour à toutes les femmes. Ça, mon « ex » n’a jamais pu l’admettre.

La fille en face de lui, quarantaine plutôt jolie, l’observa un instant puis demanda :

– Pourquoi « toutes » ?

Il eut un geste d’impuissance :

– Je sais pas. De toute façon, c’est comme ça, j’y peux rien, c’est pas ma faute. Je suis atteint d’une pathologie affective qui remonte à l’enfance, enfin, quand j’étais petit garçon. La carence de ma mère qui ne m’aimait pas vraiment, c’est sans doute ça qui me pousse à la répétition compulsive d’un acte sexuel dont je n’attends pourtant pas grand-chose si ce n’est l’espérance de me lasser en raison du très grand nombre de femmes qui me tombent dans les bras.

– C’est assez bien vu ! remarqua-t-elle.

Mis en confiance, il repartit au quart de tour :

– Oui, mais c’est plus compliqué. À tout cela s’ajoute un désir de revanche sociale. Voyez-vous, si je fais l’amour à la fille d’un magistrat, c’est comme si j’avais sauté toute la magistrature.

Elle recentra la conversation :

– Mais... Et les femmes mûres ? Il n’y a pas que les minettes, tout de même !

Il réfléchit et baissa la voix :

– Les femmes mûres, c’est comme des putes désirables que j’ai envie de punir de je ne sais trop quoi... Peut-être d’être désirables, justement ?

– Et le seul châtement, c’est tirer un coup ?

– Je le crains.

Ils échangèrent un premier sourire. Elle s’enhardit :

– Vous faites quoi, dans la vie ?

– Économiste. Je travaille au CNRS. Et vous ?

– Professeur agrégée d’espagnol.

Il sembla surpris :

– Heu... Et vous faites quoi, là, au juste, à Romainville, un samedi soir ?

– La même chose que vous, je présume : question drague, à Paris, je suis carbonisée.

Elle se leva, prit son sac et lui fit signe de la suivre en disant :

– Je suis un peu nympho, disent-ils. Mais c’est parce qu’ils ne peuvent pas satisfaire ma demande. Avec moi, vous n’aurez pas le temps de

chercher ailleurs ni de penser à vos fantasmes.

– Mais et mon passé ? Je suis un type infect, un homme à femmes, un infâme...

– Ouis-ouais, c'est bien ce que je disais.

Il la suivit, très excité à l'idée d'être instrumentalisé.

3 février 1998.

OceanofPDF.com

Les angoisses d'Albert

OceanofPDF.com

Ah, l'insécurité !

On en était donc là, à se battre quotidiennement pour défendre son chez-soi contre les envahisseurs étrangers sans foi ni loi.

Albert ne décolerait pas.

Prêts à tout, ces types ! Le virer de chez lui, le sortir dehors, le tabasser et qui sait : le violer ? Le bouffer ? S'installer dans sa maison, ce petit « *home, sweet home* » arrangé à sa façon ?

Certes, question habitat, il devait exister plus lumineux et plus vaste.

– C'est vrai que c'est trop sombre et qu'on est un peu à l'étroit, ici ! constata Albert très fair-play, « objectif » selon Madelin qui concède un machin pour dire un truc absolument opposé juste dans la foulée.

À preuve :

– Il n'empêche, c'est pas une maison de métèques !

Et allez donc !

Antidémocrate ? Oh, pas même ! Il admettait la différence... mais pas sous ses fenêtres, hein ! Libre aux anarchistes de crier sur l'air des lampions : « La propriété, c'est le vol ! » Eh bien, si ces partageux avaient cette opinion, lui, il pensait tout le contraire. Et notamment que la propriété, c'est le socle sur lequel reposent toutes les autres valeurs qui fondent la société.

Il devait cependant en convenir : à présent le coin, son coin, était mal famé. Trop, beaucoup trop d'étrangers qui affichaient un mode de vie qui l'agaçait.

Et en plus, des Noirs. Ah ! les Noirs, surtout les Noirs ! Des sauvages ! Des bandes de Noirs organisés supérieurement, les salauds ! Une chienlit qui faisait régner la terreur sur ce secteur jadis si tranquille.

Hasard malheureux ? Albert en était là, se montant tout seul comme une vieille mayonnaise en suivant le cours spiralé de ses pensées, en pleine escalade colérique, lorsqu'un visiteur – qu'il n'attendait pas – se présenta devant chez lui.

« Les ennuis recommencent ! » songea avec morosité Albert qui, cependant, mentalement et physiquement, se plaça sur la défensive.

Tiens donc ! Ah ça, il l'aurait juré ! Un Noir, évidemment ! Toujours les Noirs ! Ah, les ordures : ils ne pouvaient pas rester chez eux, non ? C'était encore trop leur demander à ces enfifrés ? Ça vous arrive de nulle part, ça repère le coin pimpant et ça s'installe pour foutre sa merde : un peu facile, n'est-ce pas ? Et si on allait foutre le bordel chez eux, nous autres ?

Albert secoua sa grosse tête : qu'on lui donne, mais qu'on lui donne enfin le moyen de les exterminer. Tous ! Toute la race maudite, toute l'engeance de Satan !

Raciste, lui, Albert ?

Oui monsieur, et fier de l'être !

Parce qu'il faut bien comprendre qu'en se préservant de l'envahisseur indélicat, c'est aussi son espèce, qu'il sauvait ! Et chaque Noir au tapis, c'était un peu de liberté regagnée aux dépens de ces immigrés qui se croyaient tout permis.

Albert pointa le nez hors de chez lui pour détailler l'adversaire, un grand Noir costaud qui semblait déterminé. Ah ! Ah ! l'affaire serait chaude !

Se battre avec « ça », cette race merdique, c'était presque infamant. Non mais, quelle dégaine ! Surtout ces lèvres épaisses, cette grosse bouche : répugnant ! Tiens, à se demander pourquoi la nature produisait ce genre d'aberration.

D'entrée de jeu, et sans prévenir, Albert envoya au Noir un méchant coup de pied. Le malheureux accusa le coup, jeta sur l'agresseur un regard d'incompréhension et entreprit de battre en retraite.

– Ces Noirs, ça sait même pas se battre ! constata Albert avec un fort sentiment de supériorité.

Sacré Albert !

Sacré Albert le Mollusque !

*

Quoi, qu'est-ce ? Ma secrétaire particulière, qui est aussi ma maîtresse et mon épouse, et qui aime lire par-dessus mon épaule lorsque je commets ce genre d'œuvrette, s'avoue « troublée » par la coïncidence ?

D'autres lecteurs, mal intentionnés, cherchant malice ou simplement distraits, auraient-ils pu me mal comprendre eux aussi ? Le narrateur pensait que son honnêteté ne saurait être mise en doute même si, par ailleurs, il ne fait pas mystère de ses fortes convictions antifascistes.

Ainsi donc, à lire ces lignes, et depuis le début, il s'en trouverait qui auraient confondu Albert le Mollusque avec un militant du Front national ?

Tout beau, gentils seigneurs, que nenni ! Fol, celui qui suspecte le narrateur de cultiver à dessein des ambiguïtés avec, pour fin dernière, de ridiculiser le Front national qui n'a besoin de personne pour y parvenir.

Ah, tout de même, tout de même : à relire attentivement ce début de texte, le doute est possible, sinon légitime puisque, structurellement, le fasciste de base n'est pas sans rapports avec le mollusque.

Mais poursuivons, à la lumière de ces explications.

*

Albert le Mollusque, une variété hautement dégénérée de bernard-l'ermite, vivait à l'étroit dans sa coquille cabossée.

Il était vieux, il avait peur de tout et, à force de vivre dans l'obscurité, il développait une paranoïa qu'on peut à la limite comprendre. Sans l'excuser.

Albert le Mollusque s'épanouissait entre deux eaux troubles.

« Comme les fascistes », diront encore les esprits frondeurs.

Force est de l'admettre...

Sa misérable coquille avait été secrétée à l'ombre de l'épave d'un vieux torpilleur de l'US Navy, coulé par les Japonais dans la mer de Corail un demi-siècle plus tôt.

Une vie tranquille, en somme, mais une retraite perturbée par l'arrivée massive d'un banc de poissons noirs qui, périodiquement, obligeait Albert le Mollusque à sortir de sa coquille pour de violents bastons avec les nouveaux venus qui n'avait généralement pas le temps de placer une parole.

Que les poissons noirs, comme ils avaient tenté de l'expliquer à Albert le Mollusque, aient été chassés de leur territoire par une pollution d'hydrocarbure, qu'ils ne soient, en fait, que de pauvres réfugiés victimes du capitalisme, Albert le Mollusque ne voulait absolument pas le savoir.

« Chacun pour soi », disait-il.

Et les pauvres immigrés qui s'approchaient de sa cahute pour solliciter qui un conseil, qui un renseignement, il les recevait à coups de tentacules, toutes ventouses dehors.

Loin des autres, de leurs luttes, de leurs souffrances et de leurs espoirs, il vivait recroquevillé sur son vide intérieur.

Il était comme ça, Albert le Mollusque.

Et si c'était un con, Albert le Mollusque ?

3 février 1998.

Septembre 99

LE JOURNAL DU CABINET NOIR

Édito

*« Je ne craignais pas de regarder des choses horribles,
mais j'étais épouvanté à l'idée de ne rien voir. »*

Edgar Allan Poe.

Fin d'éclipse...

Celle, pourtant rituellement estivale, du « Cabinet noir » a, de toute évidence, déclenché cette année un inquiétant processus d'extinction des astres dans notre galaxie, qui a provoqué un début de panique au sein du gouvernement, dont certains ministres ont été surpris par les caméras en train de fixer, l'air hagard, les espaces intersidéraux, le nez chaussé de lunettes d'extraterrestres de série télévisée...

Conscients de notre responsabilité « cosmique », nous avons écourté nos vacances et avons, précisément le 11 août, donné à l'imprimeur de la collection le « bon à tirer » des deux livres de septembre.

*

Dans *Les Six Lendemain*, James Blish nous raconte, sur le mode haletant du roman noir, l'histoire d'un petit journaliste dont la vie bascule dans le cauchemar, du jour où il se découvre des pouvoirs psi. Pour en sortir, et surtout en sortir vivant, il lui faudra utiliser ces pouvoirs pour mémoriser – et comprendre ! – en un temps record des connaissances scientifiques, telles que la constante de Planck, le principe d'incertitude d'Heisenberg, la théorie de la structure de l'atome de Niels Bohr et tutti quanta... Ce qui lui

permettra de neutraliser les scientifiques dévoyés d'une sinistre Confrérie du Psi et, accessoirement, d'échapper à des gangsters alertés par sa chance aux courses, et au FBI, alerté par ses faramineux gains en Bourse. Et, *last but not least*, d'expliquer scientifiquement ces mystérieux pouvoirs psi, jusque-là fonds de commerce d'occultistes et de charlatans en tous genres, et au passage de résoudre quelques énigmes fondamentales de l'Univers. Un étonnant roman de science-fiction inclassable, donc typiquement « Cabinet noir », dont l'auteur a toujours été passionné par la parapsychologie et l'occultisme, que le lecteur, qu'il soit un physicien de haut niveau ou scientifiquement inculte, pourra dévorer comme un roman policier.

Pas de véritable rentrée du « Cabinet noir » sans un Fajardie, l'auteur-fétiche de la collection qui l'a inaugurée avec *Retour à Zlin*. En septembre 98, *Les Neuf Cercles de l'Enfer* (« Cabinet noir » n° 17) ont donné le ton d'une année effectivement infernale (pas seulement dans « Le cabinet noir » !). En ce mois de septembre 99, au seuil d'une année qui s'annonce éprouvante, ne serait-ce qu'en raison des grotesques festivités qui vont se succéder, *Chrysalide des villes* nous offre une lecture agréablement sarcastique des noirceurs affligeantes de notre temps. Cocktail typiquement fajardien où domine cette fois le délire, ce recueil comporte une curiosité : une nouvelle « oubliée », écrite il y a plus de 20 ans. Mais il ne s'agit nullement d'une œuvrette de débutant : l'univers et le style de Fajardie y sont déjà très présents.

*

En octobre, un nouvel auteur fera son entrée dans la collection : Jean-Pierre Andrevon. Auteur, à juste titre, réputé de science-fiction, il nous propose ici un recueil de nouvelles fantastiques, *Le Petit Garçon qui voulait être mort*. Des récits d'autant plus angoissants que « l'horreur y avance à pas feutrés », pour reprendre une expression du grand Howard Phillips Lovecraft. Saluons au passage France 3 dont l'émission « Un siècle d'écrivains » a consacré en juin à ce dernier un remarquable documentaire. Si l'émission se poursuit au XXI^e siècle, Jean-Pierre Andrevon sera peut-être à son programme...

Et Jérôme Leroy, auteur remarqué d'*Une si douce apocalypse* (« Cabinet noir » n° 23), réapparaîtra dans la collection avec un recueil de 5 longues

nouvelles intitulé (énigmatiquement) *La Grâce efficace*. Ses (nombreux) lecteurs y retrouveront sa vision pessimiste, souvent tempérée d'humour, de notre avenir proche, déjà lisible dans notre présent. Pour Jérôme Leroy, « le cauchemar a déjà commencé », mais le danger ne vient pas, comme dans la mythique série télévisée des *sixties*, des extraterrestres : ceux qui ont entrepris d'éradiquer de notre planète toute douceur de vivre ont tous figure humaine. Certains laisseront un nom dans l'Histoire – si elle continue ! – d'autres pas. Mais, si les livres ne disparaissent pas trop vite, Jérôme Leroy laissera certainement le sien dans l'histoire de la littérature...

C'est déjà chose faite pour Colin Wilson. « Le grand cabinet noir » complétera, toujours en octobre, l'édition de sa « trilogie criminelle », dont notre collection a déjà publié *La Cage de verre* (« Cabinet noir » n° 13) et *Le Tueur* (« Grand cabinet noir »).

*

Quant à la suite de notre programme, elle vous confirmera le fait que, malgré la publicité tapageuse faite cet été à une étoile de seconde zone comme le Soleil, « Le cabinet noir » est le seul véritable astre noir de notre galaxie.

Paranoïquement vôtre,
H. et P.J.O.

Qui est Fajardie ?

Né en 1947, Frédéric H. Fajardie a grandi dans une après-guerre encore marquée par les horreurs du conflit monstrueux qui venait de s'achever. De cette époque, dont son père, auquel il était très attaché, contribua longtemps à l'imprégner, une importante partie de son œuvre portera témoignage.

Après avoir exercé différents petits métiers alimentaires, mais surtout avoir participé de très près aux mouvements gauchistes du temps de ses vingt ans, il décide de faire les études dont son adolescence mouvementée ne lui avait pas laissé le loisir : il passe le bac philo en candidat libre, puis obtient un DEA à l'École pratique des hautes études (dont il fera sortir son commissaire Padovani) et trois licences.

En 1974, il rencontre sa femme, Francine, à qui seront désormais dédiés tous ses livres. Et, la même année, il écrit son premier roman, *Tueurs de flics*, qui ne paraîtra qu'en 1979. Ce livre, parfaitement subversif, dont l'écriture sèche et violente impose un ton inattendu dans le roman noir français, obtient un succès immédiat auprès de la critique et des lecteurs.

Fajardie venait de poser la première pierre d'une œuvre qui compte aujourd'hui 30 romans et 18 recueils de nouvelles, auxquels il faut ajouter 82 pièces radiophoniques, l'adaptation et les dialogues de 4 films (*Parole de flic*, de José Pinheiro, avec Alain Delon, en 1985 ; *Ne révélez pas un flic qui dort*, de José Pinheiro, avec Michel Serrault et Alain Delon, en 1988 ; *La Femmefardée*, de José Pinheiro, avec Jeanne Moreau, en 1990 ; *Vent d'Est*, de Robert Enrico, avec Malcolm McDowell, en 1993) et le commentaire du *Coeurmusicien* de Frédéric Rossif, en 1987.

Depuis la publication de son dernier recueil de nouvelles inédites, *Les Neuf Cercles de l'Enfer*, dans « Le cabinet noir », Frédéric H. Fajardie a publié quatre nouveaux romans dont le dernier, *Quadrige* (Éditions de la Table Ronde), a obtenu un vif succès. Quant au présent recueil, il est le dix-huitième de son auteur, et nous pouvons déjà annoncer que le prochain recueil que nous publierons contiendra sa... 300^e nouvelle.

Fajardie et la presse

Retour à Zlin

« Fajardie nous régale avec des histoires fortes, violentes, désespérées. Ses personnages soldent leur compte avec une société froide et injuste. Ils partent les larmes aux yeux, les armes à la main. Dérisoire panache ? Peut-être. On adore Fajardie pour la tendresse qu'il leur accorde. »

Bruno Corty, *Le Figaro littéraire*.

« Frédéric H. Fajardie, écrivain prolifique d'une œuvre authentiquement subversive. »

Ruth Valentini, *Le Nouvel Observateur*.

« Les personnages mis en scène dans *Retour à Zlin* sont amoureux, violents et rêveurs. Comme chez Bernanos, ce sont des "enfants humiliés" »

dont la vie ressemble à un mauvais rêve. »

Sébastien Lapaque, *Valeurs Actuelles*.

« Fajardie est un auteur sarcastiquement subversif. Dans ce très sombrement réjouissant recueil de nouvelles, juste de voir Hitler péter, ça sent la malice et l'intelligence. »

Voir, Montréal.

« Une galerie de portraits terribles d'hommes et de femmes qui n'ont aucune prise sur les événements qui les ballottent tragiquement. »

Bruno Walter, *La Voix du Nord*.

« Sans mots d'ordre, Fajardie nous donne une leçon d'amour et de courage. Son style – sec et flamboyant – est une arme. Son œuvre douce et brutale, violente et mélancolique, mobilisatrice et nostalgique, est un puissant contre-feu aux dégoûts de la vie. »

Christian Authier, *L'Opinion indépendante*.

« Vingt-quatre nouvelles où les effets de rhétorique sont laissés à d'autres. Un sujet, un verbe, un complément suffisent à croquer une situation. Fajardie fait simple et sonne juste. »

Roger Marti, *Le Journal du Polar*.

Mort d'un lapin urbain

« Dans une société où le respect se perd, où l'intolérable est souvent toléré, être romantique au sens fajardien du mot n'est-ce pas se trouver dans un état de révolte permanente ? C'est ainsi que Fajardie est un moraliste. »

Alfred Eibel, *Valeurs Actuelles*.

« L'univers inimitable de Fajardie. »

Page, le journal des libraires.

« Le style de Fajardie est impeccable : précis et original à la fois. Et puis, après la forme vient le fond. Les textes sont lucides, humains et touchants. La mort y est certes omniprésente, mais il y a des moments de tendresse incomparables. »

Marie-Françoise Léon, *La Voix du Nord*.

« Un cruel et tendre bouquet de onze nouvelles “politiques”, modernes et romantiques. »

La Libre Belgique.

Les Neuf Cercles de l'Enfer

« Ces vingt et une nouvelles sont parmi les plus belles de ce Marcel Aymé du Paris le plus populaire. On reste songeur devant ces inventions, ces dialogues où passent mélancolie, blessure, morceaux d'histoire de France, verbe parigot, répliques à la Audiard et puis, parfois, comme en fuyant, un peu d'ombre, la mélancolie du temps qui passe. Un recueil inspiré, digne et triomphant de drôlerie. »

Jacques-Pierre Amette, *Le Point*.

« Au sommet de son art elliptique, Fajardie vient de nous donner avec ce nouveau recueil, dix-sept petits chefs-d'œuvre dont on ne sait ce que l'on doit le plus admirer de la cruauté ou de la drôlerie. »

Bernard Le Saux, *Revue des Deux Mondes*.

« Fajardie – géant de la nouvelle et du roman noirs – n'arrête pas de nous surprendre. Ces dix-sept nouvelles portent au pinacle un talent fait de dérision et de nostalgie, d'humour et de tendresse. »

Témoignage chrétien.

« Une suite de rendez-vous avec le Destin. Chroniques à la façon Fajardie, où la vie est plus noire que rose. »

Ouest-France.

« Vive Fajardie ! Si vous ne le connaissez pas encore, ne manquez pas cette belle occasion de le découvrir à travers dix-sept nouvelles juteuses, toniques, savoureuses et redoutablement grinçantes. Une jubilation continue. »

Week-end/L'Express, Bruxelles.

« Un recueil plus intime, plus personnel que jamais. L’auteur pointe régulièrement derrière le narrateur, notamment dans les nouvelles évoquant les années soixante-dix et les luttes menées par les maoïstes. »

Pierre Gauyat, *Liberté Hebdo*.

« La nouvelle est aussi l’art du portrait. On retrouve ici tout ce qui fait le charme des personnages fajardiens, notamment cette faculté d’insoumission et de révolte. »

L’Opinion indépendante du Sud-Ouest.

« L’écriture est efficace, sans fioriture. Fajardie fait résonner dans ses textes notre mémoire collective. Il agit et écrit en témoin, engagé et dégagé à la fois. »

Jean-Luc Rio et José Moliner, *La Une de Troyes*.

« Pour ce recueil, Fajardie a puisé son inspiration dans ses souvenirs d’enfance ou dans son passé de gauchiste militant. Et il enchaîne, comme à son habitude, de très courts textes qui fustigent la guerre, l’intolérance et la bêtise. »

Jean-Paul Guéry, *Le Courrier de l’Ouest*.

« Ceux qui aiment les histoires nostalgiques qui évoquent les laissés-pour-compte, les outsiders de la vie, aiment le grand Frédéric H. Fajardie. Des nouvelles inédites et toujours excellentes. »

Le Matin, Lausanne.

*

Enfin, l’émission de France 2, « Le Cercle » de Philippe Lefait a fêté, le 16 juin, en une heure et demie, les 20 ans de carrière de Frédéric H. Fajardie, en sa présence, bien entendu, mais aussi celle de Jacques-Pierre Amette, le critique du *Point*, qui l’a toujours suivi, Jérôme Leroy, auteur d’un *Frédéric H. Fajardie* (Editions du Rocher), Robert Enrico, pour qui il a écrit *Vent d’Est*, Grégoire Kauffmann, qui l’a lu et connu depuis son enfance, et Gérard Moreau, le libraire d’« Épigrammes », qui l’a toujours lu, apprécié et vendu.

OceanofPDF.com

Notes

1

Cidunati : Organisation de petits commerçants en colère des années 60.

2

Général d'armée.

3

Prostituée rapportant de quoi vivre à son proxénète.

4

Claire Lee Chennault, général américain, pilote exceptionnel, commandait pendant la guerre du Pacifique un groupe de chasseurs appelés « Tigres volants » en raison des mâchoires peintes sur le nez de chaque avion.

5

« Merci de m'avoir emmené, Maurice ! »

6

Cette nouvelle, écrite en 1972, vient d'être retrouvée par les sœurs de l'auteur, Jeveline, Véronique et Ananie, alors que celui-ci avait perdu ce texte (et des dizaines d'autres) et le croyait détruit. Légèrement revue en janvier 1998, cette nouvelle amusera peut-être, vingt-six ans plus tard, à titre de curiosité puisque humour et militantisme faisaient à l'époque bon ménage.

7

Front de Libération de la Bretagne, tendance « dure ».

8

Hello, les CRS !!! (Note de l'auteur).

OceanofPDF.com

© 1999, Société d'édition Les Belles Lettres,
95, bd Raspail 75006 PARIS
ISBN : 2-251-77135-2
ISSN : 1283-2928

OceanofPDF.com

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été initialement fabriquée par la société FeniXX au format ePub (ISBN 9782402114394) le 25 mai 2016.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.



OceanofPDF.com